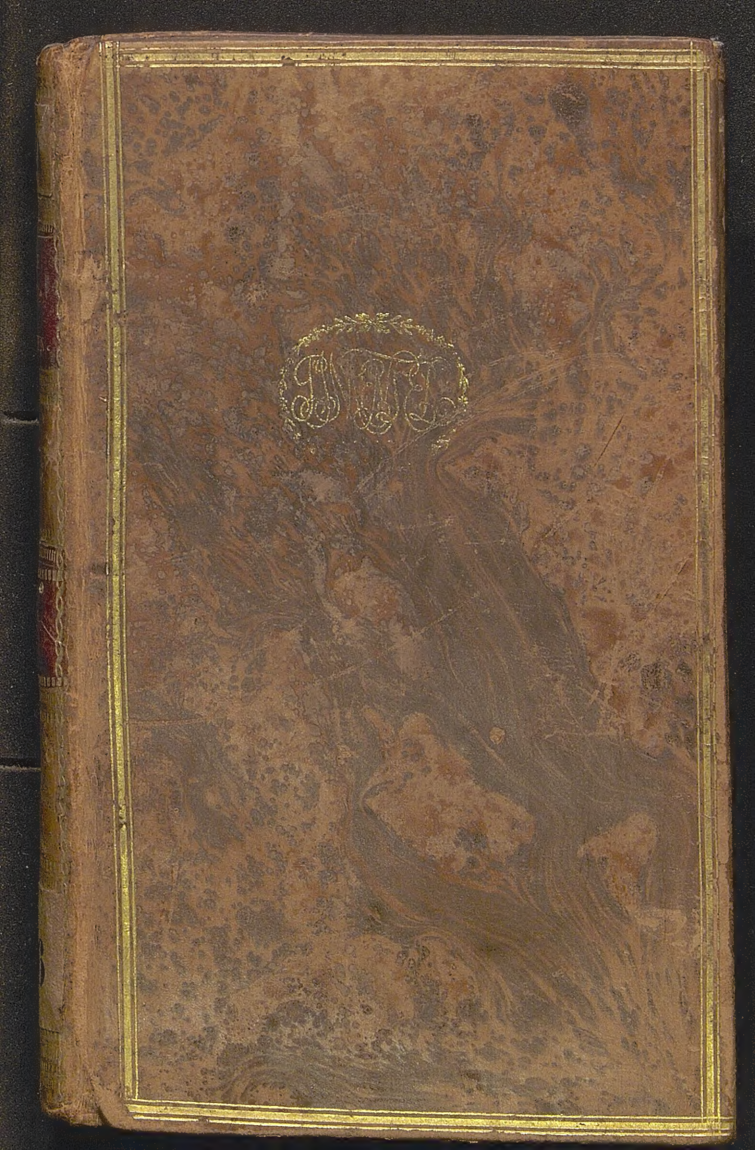
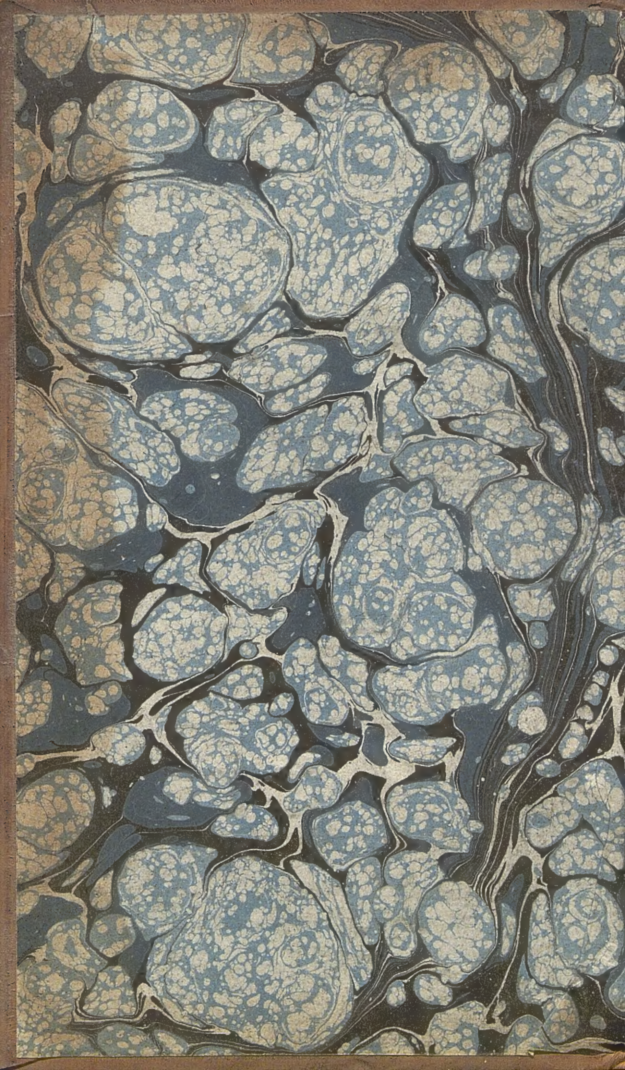
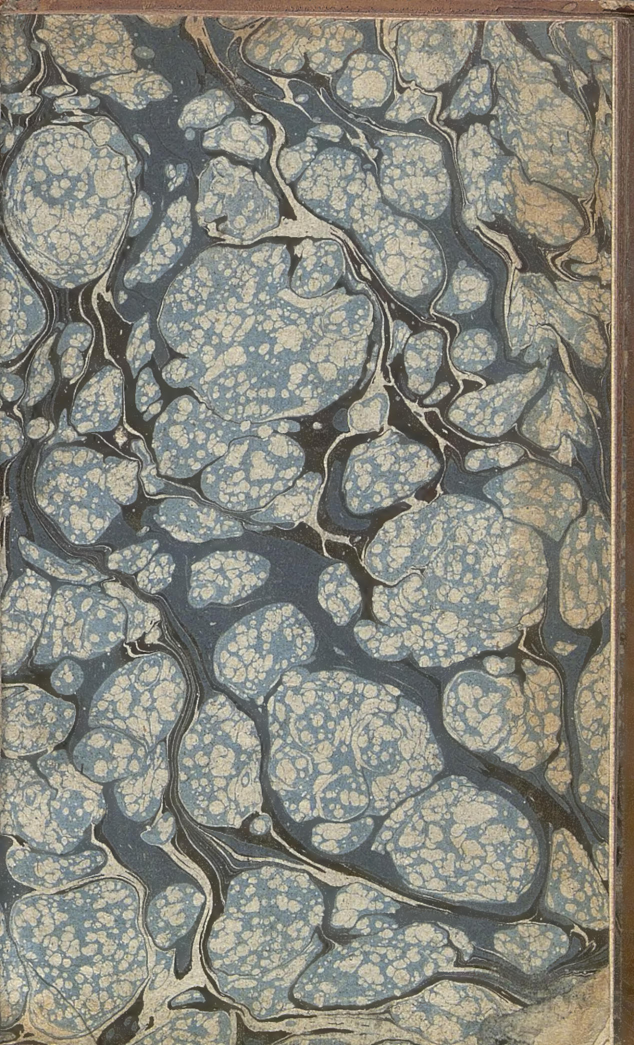
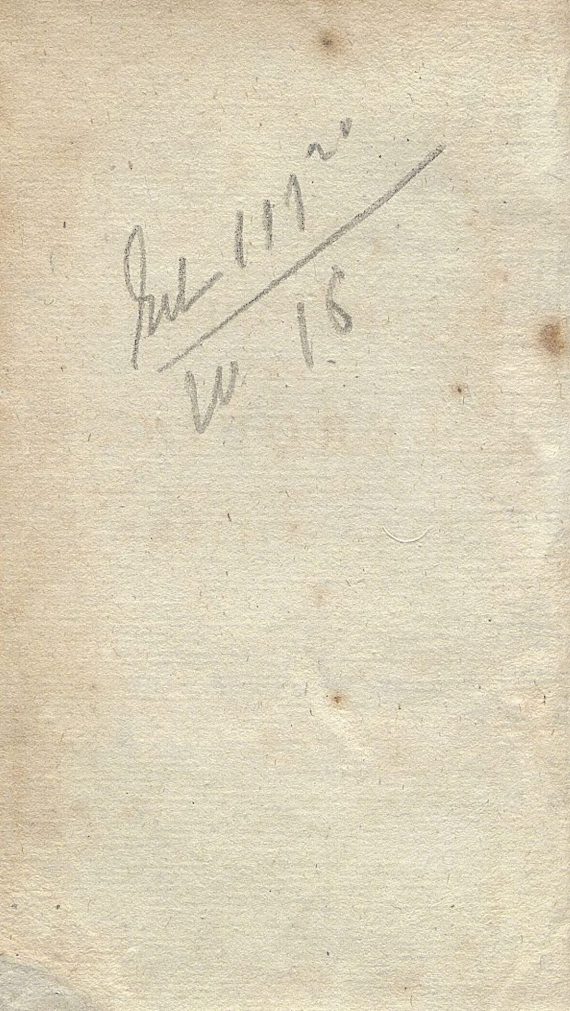


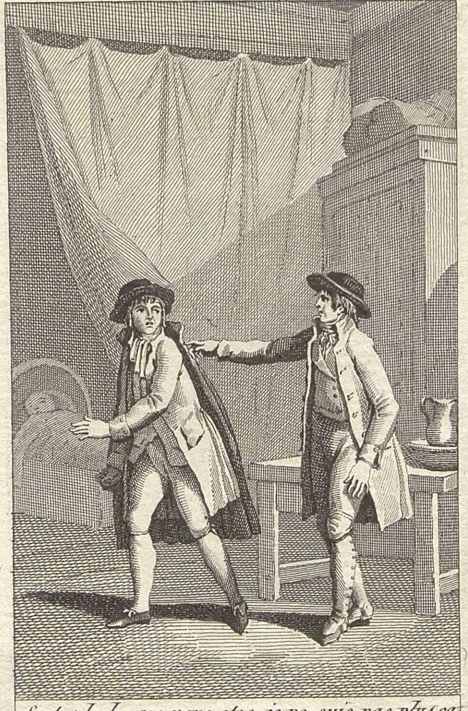






ŒUVRES COMPLÈTES
DE
BERQUIN.

TOME SEIZIÈME.



Sortez lache que vous etes, je ne suis pas plus capable d'abuser de mes avantages que de vos conseils.

Monnet inv. del. Dupréel sculp.



AMI

DES

[illegible]CENS,

[illegible] DE L'ANGLAIS,

[illegible] QUIN;

[illegible]

[illegible] PARIS.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

[illegible], Imprimeur-Libraire, rue de
la Harpe, N°. 477.

AN VIII, (1800)

L'AMI
DES
ADOLESCENS,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

L'HONNÊTE FERMIER,

DRAME EN CINQ ACTES.

Le sujet de cette pièce est tiré de *De eerlyke Landman.* Voyez le *Nieuwe Spectaroriaale Schouwburg*, recueil hollandais, sans nom d'auteur, imprimé à Amsterdam en 1782.

PERSONNAGES.

M. DE VERVILLE.
THIBAUT, *son fermier.*
MARGUERITE, *femme de Thibaut.*
VALENTIN, *cru leur fils.*
GEORGE,
JEANNETTE, } *leurs enfans.*
LOUISON,
LE BAILLI du village.
ROBERT,
GERVAIS, } *voisins de Thibaut.*
PÉLAGE,

La scène se passe dans la maison de ferme de Thibaut.

L'AMI DES ADOLESCENS.

L'HONNÊTE FERMIER, DRAME.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une chaumière. On y voit une armoire, une table, quelques chaises ; et, dans l'enfoncement, sous un rideau, un berceau où repose un enfant.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *debout devant la table, coupe deux morceaux de pain, et y étend du beurre.*

APRÈS avoir travaillé pendant la plus belle moitié de notre vie, tomber dans

la pauvreté ! A quoi nous sert de n'avoir pas un seul instant ménagé nos peines pour élever nos enfans avec honneur ? Encore, s'ils étoient tous en état de gagner leur pain ! Mes chers enfans ! ce n'est pas sur moi, c'est sur vous que je pleure : en perdant notre pauvre bétail, nous avons tout perdu. Ce qui nous reste est bien loin de pouvoir suffire à payer monseigneur. Qu'allons-nous devenir ? Si mon digne mari ne soutenoit mon courage, je serois bientôt réduite à mourir de chagrin. Mais le brave Thibaut ; oh ! quel homme ! comme il paroît tranquille à travers nos malheurs ! Si je n'étois sûre qu'il me cache, par amitié, la moitié de ses peines, de peur de m'affliger, il faudroit le croire insensible. « Pourquoi » pleurer, Marguerite, me dit-il, quand » je n'ai plus la force de retenir mes lar- » mes ? Nous avons perdu notre bétail ; » eh bien ! qui sait ce que le ciel fera » pour nous ? Il n'abandonne jamais les » honnêtes gens dans leurs afflictions. Je » compte sur lui » ! Hélas ! sans être riche,

il n'a jamais abandonné lui-même les malheureux. Combien de familles dans le village il a sauvées de la misère par ses conseils et par ses secours! Non, il n'est pas de meilleur homme sur la terre. Je possède encore ce qui manque à beaucoup de femmes dans la richesse, un bon mari, et des enfans qui nous aiment, qui se conduisent de manière à remplir notre cœur de joie. Lorsque je pense à toutes ces bénédictions de la Providence, je sens qu'il veille sur nous, et mon chagrin m'en devient cent fois plus léger. Allons, un peu de courage, Marguerite. N'as-tu pas conservé ce qui pourroit te consoler de tous les malheurs? (*Elle se retourne, avance de quelques pas vers la porte de la cabane, et appelle :*) Jeannette! Jeannette!

SCÈNE II.

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *en entrant*.

Me voici, ma mère; que me veux-tu?

MARGUERITE.

Tiens, ma fille, voilà ton déjeûner.

JEANNETTE.

O ma mère! il y en a trop de la moitié. Je ne pourrai jamais manger tout cela.

MARGUERITE.

Regarde-s-y donc, ce n'est que ta ration ordinaire. J'espère que tu n'es pas malade?

JEANNETTE.

Non; mais je sens que je n'aurai plus autant de faim qu'auparavant.

MARGUERITE.

Que viens-tu me conter ? Depuis quand fais-tu la petite bouche ? Allons, mange ton déjeûner comme une grande fille. Veux-tu prendre ce pain ?

JEANNETTE, *prenant le pain, et le rompant avec les doigts.*

J'en aurai trop, je t'assure. C'est bien assez d'en manger la moitié. (*Elle présente l'autre moitié à sa mère.*) Tiens, garde ceci pour Louison.

MARGUERITE.

Est-ce qu'elle t'a donné le soin de régler son appétit ?

JEANNETTE.

C'est tout ce qu'il lui faut. Elle ne t'en demandera pas davantage.

MARGUERITE.

Il me paroît que tu connois à merveille ta sœur. Va, Louison mangera bien son morceau tout entier comme toi. En voici un que j'ai apprêté pour elle.

JEANNETTE.

Non, non, elle le gardera pour ce soir; et alors elle m'en donnera la moitié à son tour. Laisse-nous faire. Nous nous sommes arrangées ensemble.

MARGUERITE.

Que signifie ce bel arrangement? Je suis curieuse de l'apprendre.

JEANNETTE.

Pourquoi me le demander? c'est un secret entre nous deux. Je t'en prie, ma mère, ne fais pas semblant de t'en appercevoir.

MARGUERITE.

Comment donc? Je veux absolument que tu me dises ce qu'il y a là-dessous.

JEANNETTE.

Eh bien! puisque tu me l'ordonnes, je vais te le raconter. Hier au soir nous entendîmes mon père qui te disoit: Maintenant que nos pauvres bêtes sont mortes, il faut nous arranger à la volonté du ciel, et tâcher de faire tourner cette disgrace à notre avantage. Nous devons être plus

diligens, plus industrieux, et ménager autant que nous pourrons, afin de soutenir notre famille. Tu lui répondis, en l'embrassant, que tu serois la première à lui en donner l'exemple. Je fis signe à ma sœur de sortir. Nous nous embrassâmes comme vous; et tout ce que vous voulez faire pour nous, nous convînmes aussi de le faire pour vous de notre côté.

MARGUERITE.

Mes chers enfans, vous prenez trop de part à nos peines. Elles ne sont pas faites pour votre âge. Ne craignez rien, le ciel prendra soin de nous. O ma fille! tu me fais sentir combien il est heureux d'être mère. (*Elle l'embrasse.*) Quel bien sur la terre vaudroit pour moi la tendresse que tu montres à tes parens? Console-toi. Je vous avois conservé ce dernier reste de beurre; et tu peux encore aujourd'hui manger ton pain tout entier. Il faut qu'il te donne des forces, afin que tu puisses nous en gagner quand tu seras plus grande. Ne seras-tu pas

bien aise alors de travailler pour tes parens ?

JEANNETTE.

Ah! si je le serai! Heureusement nous pouvons commencer déjà. Nos mains sont petites, mais nous en travaillerons plus long-temps dans la journée; et tout ce que nous viendrons à bout de gagner, nous le donnerons à mon père pour acheter du bétail. Nous éleverons aussi des poules; nous vendrons nos œufs; et cet argent, ma mère, tout cet argent, nous te l'apporterons avec joie. (*Voyant les yeux de Marguerite pleins de larmes.*) Oh! ne pleure donc pas, je te prie; cela m'ôteroit le courage.

MARGUERITE.

Va, si je pleure, c'est de la joie que tu me donnes. Mais il est temps que tu déjeûnes. Il y a bien des choses à ranger dans la maison; et je veux que ton père trouve tout en ordre lorsqu'il reviendra.

JEANNETTE.

Est-ce qu'il est aux champs avec mes frères ?

MARGUERITE.

Non, il est allé faire un tour à la ville. Il avoit besoin de parler à monseigneur.

JEANNETTE.

Ah ! tant mieux. Mon père est toujours gai lorsqu'il revient de chez lui. C'est un bien excellent homme, n'est-ce pas, que ce monsieur de Verville ?

MARGUERITE.

Oui, ma fille. Jusqu'à présent il a eu des bontés pour nous. Dieu veuille qu'il nous les continue, lorsque nous en avons le plus grand besoin. Depuis les pertes que nous avons faites, nous ne sommes plus en état de le payer ; et souvent les personnes qui nous ont montré le plus d'attachement quand nous avons été exacts à les satisfaire, ne nous regardent que d'un plus mauvais œil lorsqu'elles se voient en danger de perdre quelque chose de notre part.

JEANNETTE.

Monseigneur ne sera pas de ces personnes-là, j'en suis sûre.

MARGUERITE.

Je l'espère aussi, mon enfant; autrement nous serions bien à plaindre.

JEANNETTE.

Qu'il me tarde que mon père soit rentré, pour avoir de bonnes nouvelles! Doit-il revenir ce matin?

MARGUERITE.

Il s'est mis en route au lever du soleil; et je l'attends à chaque minute.

JEANNETTE, *posant son pain sur la table.*

En ce cas, avant de déjeûner, je vais tirer du vin, et le mettre rafraîchir. Il ne sera pas fâché d'en boire uue goutte à son retour.

MARGUERITE.

Mange d'abord ton pain; je me chargerai de ce soin, moi.

JEANNETTE.

Tu me demandois tout-à-l'heure si je ne travaillerois pas volontiers pour mes parens,

parens; et maintenant tu ne veux pas que je travaille.

MARGUERITE.

A la bonne heure. Je serois fâchée de te dérober ce plaisir, aussi je vois qu'il t'en reviendra des caresses de ton père.

JEANNETTE.

Ah! je ne sais qui de nous deux est le plus content, lorsque je les mérite. Je vais tâcher d'en gagner. (*Elle sort.*)

SCENE III.

MARGUERITE.

Chers enfans, le ciel m'en est témoin, c'est pour vous sur-tout que l'indigence me paroissoit affreuse; et c'est vous qui me donnez les premières consolations. Que je dois bien plus vous aimer, lorsque vous êtes le seul bien qui me reste! Sans le malheur, je n'aurai pas connu toute votre tendresse. Peut-être m'aiderez-vous à vaincre mon chagrin, à

force de combattre pour vous le cacher. Non, je ne troublerai point de mes plaintes la charmante gaîté de votre âge. (*Elle court vers le berceau, en tire l'enfant, le serre entre ses bras, et le regarde avec attendrissement.*) C'est à toi seul que je viendrai dire mes peines, toi qui ne sens rien encore des maux de tes parens. Je puis verser des larmes en ta présence, sans craindre de t'affliger. Heureux enfant, je pleure sur ton sort, et tu me réponds d'un sourire. (*Elle l'embrasse avec transport.*)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *arrivant au moment où Marguerite tient l'enfant dans ses bras.*

Ma mère, donne-le-moi à mon tour que je le caresse. (*Elle le prend et l'embrasse.*) N'est-ce pas, mon ami, quand

tu seras fort comme moi, tu travailleras aussi pour tes parens? Oh! tu verras comme je vais prendre soin de ta petite personne, pour que tu deviennes plus tôt grand et robuste. Tiens, nous sommes occupées, il faut que tu ailles dormir un peu. (*Elle le remet dans son berceau, tandis que Marguerite les regarde l'un et l'autre d'un œil où la tendresse et la joie percent à travers quelques larmes. Jeannette revient vers Marguerite, et lui dit :*) Ma mère, je viens de mettre le vin rafraîchir; prête-moi la clé de l'armoire pour avoir du linge et une camisole pour mon père. (*Elle prend la clé, et ouvre l'armoire.*) Il fait si chaud! Je crois le voir venir trempé de sueur et mourant de fatigue.

MARGUERITE.

Ah! s'il a fait quelque chose de bon pour sa famille, il arrivera tout lassé.

JEANNETTE, *refermant l'armoire, et posant du linge blanc sur une chaise.*

Je le connois. C'est qu'il voudra tout

de suite s'en aller aux champs. Il n'y a jamais un moment de perdu avec lui.

MARGUERITE.

C'est une bonne leçon pour nous. Toi, par exemple, tu ferois bien de manger ton pain, pour aller à l'école quand tu auras embrassé ton père.

JEANNETTE.

A l'école? Oh! je n'y vais plus à présent.

MARGUERITE.

Qu'oses-tu dire, Jeannette! Est-ce que tu ne veux plus apprendre à lire et à écrire? Va, mon enfant, à quelque nécessité que nous soyons réduits, j'espère que notre travail nous mettra toujours en état de te faire instruire. Je me retrancherois plutôt la moitié de mes besoins.

JEANNETTE.

Il n'y aura plus rien à dépenser pour cela. Est-ce que mon frère Valentin ne lit pas aussi couramment que le magister au pupitre? C'est lui qui sera notre maître à Louison et à moi. Il nous le disoit ce matin: Mes sœurs, vous savez

que je me repose une demi-heure après le dîner, avant de retourner au travail ? Eh bien ! si vous voulez, pendant ce temps, je vous commencerai une leçon ; et, le soir, à mon retour, je vous l'acheverai. Vous n'aurez qu'à vous bien appliquer, bientôt vous en saurez autant que la plus forte écolière du village. Nous devons commencer aujourd'hui, et tu verras.

MARGUERITE.

Comment ! cette pensée est déjà venue à Valentin ?

JEANNETTE.

Oui, ma mère, de lui-même. Je ne m'avisois pas d'y songer. C'est moi, disoit-il, qui ai le plus coûté à nos parens, parce que je suis le plus âgé. S'ils avoient moins dépensé pour moi, ils auroient encore cet argent, et ils pourroient le dépenser pour mes sœurs. Ainsi donc il faut que je vous rende, autant que je pourrai, l'instruction que j'ai reçue, et qu'ils ne sont plus en état de payer pour vous.

MARGUERITE.

Hélas! pouvions-nous penser, en lui donnant des maîtres, que vous n'auriez pas un jour le nécessaire? Il nous en a coûté un peu, il est vrai, pour le faire instruire; mais j'en suis aujourd'hui bien contente. Cet argent n'a pas été mal employé. Valentin est reconnoissant, et il cherche de son mieux à nous en donner des preuves.

SCÈNE V.

MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

LOUISON, *en sautant.*

Le voici! le voici!

MARGERITE.

Qui veux-tu dire, Louison?

LOUISON.

C'est mon père; il vient d'arriver.

SCÈNE VI.

THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE, *courant vers Thibaut, les bras ouverts.*

AH! mon ami!

JEANNETTE, *lui baisant la main.*

O mon père!

LOUISON.

Que je suis joyeuse de te voir de retour!

THIBAUT.

Bonjour, ma femme; bonjour, mes chers enfans.

MARGUERITE.

Tu dois bien être fatigué de ta course.

THIBAUT.

Non, je me sens tout dispos. Mais toi, ma pauvre Marguerite, tu as l'air un peu triste. Tes yeux sont rouges; tu as pleuré, je le vois.

MARGUERITE.

Il est vrai, mon ami, mais n'en sois pas en peine ; c'est du plaisir d'avoir de si braves enfans. Si tu savois combien ils m'ont donné ce matin de satisfaction à ton sujet!

THIBAUT.

Tu me fais bien plaisir de me dire ces douces paroles! Il n'y a pas de plus grand bonheur, lorsqu'on fait son devoir, que de le voir faire à ceux qui nous appartiennent. Je suis allé à la ville le cœur plein de votre idée : maintenant que je rentre à la maison, je vois que ma femme et mes enfans se sont occupés de moi. C'est bien consolant!

MARGUERITE.

Veux-tu prendre quelque chose? veux-tu changer d'habit? Jeannette a pourvu à tous ces besoins.

THIBAUT.

Non, je te remercie ; il n'est pas nécessaire. Cette seule pensée me rafraîchit et me délasse. (*Il baise au front Jeannette.*)

MARGUERITE.

Tu as vu monseigneur ? Eh bien ! comment l'as-tu trouvé ?

THIBAUT.

Comme je m'y attendois. Il a un cœur bon et sensible. C'est un homme, Marguerite, un homme dans toute la force du mot.

MARGUERITE.

Est-il vrai ? A-t-il été touché de notre malheur ? Conte-moi cela.

THIBAUT.

Aussitôt qu'on lui a dit que j'étois arrivé, sans me faire attendre un moment, il est venu me recevoir, et m'a fait entrer dans la plus belle salle de son hôtel.

JEANNETTE.

Dans la plus belle salle !

THIBAULT.

Oui, Jeannette. Il étoit à prendre du café avec sa femme. On a fait porter d'un jambon pour moi sur la même table ; et madame a bien voulu m'en couper une tranche.

LOUISON.

Madame elle-même?

THIBAUT.

Vraiment oui, de ses propres mains, et d'une façon bien aimable encore!

MARGUERITE.

Oh! la chère dame!

THIBAUT.

On n'a pas voulu me laisser parler d'affaire que je n'eusse achevé de déjeûner.

MARGUERITE.

Voyez comme c'est charmant! Et ensuite?

THIBAUT.

Eh bien! mon cher Thibaut, quelles nouvelles, m'a dit monseigneur? De bien mauvaises, lui ai-je répondu. En huit jours j'ai perdu tout mon bétail, par une maladie qui est venue à la suite de cette horrible sécheresse. Me voilà ruiné. Je viens vous en avertir, pour que vous soyez libre de donner votre ferme à un autre. Je viens aussi vous offrir tout ce qui me reste dans le monde.

Il est bien affligeant pour moi de n'avoir pas assez pour vous satisfaire. Mais je vous promets en honnête homme de travailler nuit et jour, afin de parvenir à vous payer en entier. Le pain va me paroître amer, tant que je ne vous aurai pas satisfait jusqu'au dernier sou.

MARGUERITE.

Oh! certainement; nous le ferons avec joie. Qu'a dit monseigneur?

THIBAUT.

Je savois déjà tes pertes, mon pauvre Thibaut, et j'en suis bien affligé. Que je te plains aussi! a dit madame, avec sa douce voix. Ah! c'est de tout mon cœur.

MARGUERITE.

Le digne couple! Ils sont aussi bons l'un que l'autre.

THIBAUT.

Je ne viens pas, leur ai-je dit, pour vous porter à la compassion envers moi. Je n'en ai pas besoin, je suis en état de travailler. Ce qui me tourmente, c'est de ne pouvoir m'acquitter envers vous.

J'avoue que je suis aussi-bien triste pour ma femme et pour ma jeune famille, moi qui aurois donné tout mon sang pour qu'elles ne connussent jamais le besoin! Vous êtes riches, vous autres, et vous n'avez pas d'enfans. Vous ne savez pas ce que c'est que de voir souffrir ceux à qui l'on a donné la vie. Ah! si vous aviez des enfans tels que les miens! si vous les aimiez de toute votre ame! si vous en étiez aimé comme je le suis!.... En disant ces mots, la douleur m'a fait cacher le visage entre les mains. Quand j'ai relevé ma tête, j'ai vu monseigneur qui ne me voyoit plus. Il étoit tourné vers sa femme. Ils se regardoient l'un l'autre avec tendresse, et les yeux pleins de larmes. Ce n'étoit pas seulement de pitié : j'ai bien compris qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui les touchoit en personne.

MARGUERITE.

Et tu ne leur en as pas demandé la cause?

THIBAUT.

THIBAUT.

Je n'en ai pas eu le courage. Dès que j'ai voulu continuer à leur parler de mes enfans, monseigneur a changé de propos. Je me suis apperçu qu'ils avoient quelque affliction secrète. Je ne savois comment me tirer assez vîte de ce sujet : je me suis rabattu à leur parler de mes blés, en comptant ce qui pourroit leur en revenir.

MARGUERITE.

Et monseigneur ne s'est pas mis en colère, lorsque tu lui as fait entendre que tu ne pouvois pas le payer ?

THIBAUT.

Non, du tout ; au contraire. Écoute, Thibaut, m'a dit ce brave homme, il ne faut pas te désespérer. Retourne vers ta femme. Je vais faire mettre bientôt mes chevaux, et je me rendrai chez toi. Là, nous nous accorderons ensemble. Je t'ai regardé toujours comme un homme de bien, et je prendrai tous les arrangemens que tu voudras.

MARGUERITE.

Est-il possible ? Voyons, combien pouvons-nous lui devoir ?

THIBAUT.

Dix-huit cents écus.

MARGUERITE.

Juste ciel ! comme nous sommes loin de ce compte !

THIBAUT.

Il est vrai. Mais si nous avions sauvé notre bétail, si nos foins avoient rendu cette année, nous aurions de quoi payer cette somme, et une autre fois au-delà.

MARGUERITE.

Ah, mon ami ! qu'allons-nous devenir ?

THIBAUT.

Ne perdons pas courage, ma femme. Nos mains valent de l'or. Tant que nous aurons de la force et de la santé, notre dette peut se payer avec le temps : c'est toute ma consolation. Je mourrois bien vîte d'étouffement de cœur, si je croyois qu'en mettant un écu au bout l'un de

l'autre, je ne parviendrois pas à la fin à me libérer. As-tu rassemblé tout l'argent que nous avons chez nous?

MARGUERITE.

Oui, mon ami; je l'ai compté, et je l'ai mis dans le sac. (*Elle va tirer d'un coffre un sac de cuir.*) Il n'y a pas tout-à-fait cent écus ronds.

THIBAUT.

Ils y étoient pourtant, je crois?

MARGUERITE.

Il est vrai; c'est que j'en ai tiré douze francs pour faire aller tant bien que mal notre ménage pendant quelques jours.

THIBAUT, *la regardant fixement.*

Mais, ma chère femme, pouvons-nous tenir notre ménage avec l'argent d'un autre? Bonté divine! ne souffre pas que de pareilles pensées nous viennent jamais dans l'esprit. Mets ces douze francs avec le reste, ma chère Marguerite.

MARGUERITE, *avec un soupir.*

Oui, tu as raison, les voilà. (*Elle met les douze francs dans le sac, et va l'enfermer dans le coffre.*)

THIBAUT.

C'est bien. Nous n'avons plus qu'à rassembler nos hardes et nos meubles pour les abandonner à monseigneur. Nous ne garderons que les habits que nous avons sur le corps. De cette manière, nous pourrons nous présenter le cœur net devant lui. Voilà le seul parti que nous ayons à prendre pour n'être pas malheureux. (*On frappe doucement.*)

JEANNETTE, *allant à la porte.*

Il me semble que l'on vient de frapper. Oui, je vois quelqu'un. (*Elle revient, et dit à voix basse :*) C'est M. le Bailli.

THIBAUT.

M. le Bailli! Que me veut-il? Nous n'avons jamais eu rien à démêler ensemble.

MARGUERITE.

Je me sens frissonner par tout mon corps. Nous sommes perdus, mon ami,

la justice se met dans nos affaires. Je connois le Bailli. Il faut qu'il y ait du malheur, puisqu'il s'en mêle.

THIBAUT.

Tranquillise-toi, ma femme, nous n'avons rien à craindre. Emmène tes enfans, et laisse-moi seul avec lui.

MARGUERITE.

Que me dis-tu? Je ne veux pas te quitter.

THIBAUT.

Non, laisse-nous. Si méchant qu'il soit, il ne m'effraie pas. Tu m'affligerois de rester. Sors, je t'en prie.

MARGUERITE.

Puisque tu le veux, il faut t'obéir. (*Elle se retire, en prenant Jeannette et Louison par la main. Le Bailli les rencontre à son passage, et les salue. Les petites filles, saisies de frayeur, se pressent contre leur mère, et sortent avec elle.*)

SCÈNE VII.

LE BAILLI, THIBAUT.

LE BAILLI.

Thibaut, ne t'ai-je pas vu passer tout-à-l'heure sur le chemin de la ville?

THIBAUT.

Cela peut être, M. le Bailli ; j'en reviens effectivement. Je suis allé rendre compte à monseigneur du mauvais état de mes affaires.

LE BAILLI.

Comment! sans me consulter! Vous êtes-vous arrangés ensemble ?

THIBAUT.

Non, pas encore.

LE BAILLI.

Ah! tant mieux. Je suis venu t'offrir mes services pour te défendre contre lui.

THIBAUT.

Contre lui? N'est-ce pas monseigneur qui vous a fait obtenir la place que vous avez?

LE BAILLI.

J'en conviens. Aussi je ne veux pas agir ouvertement. Mon dessein est de te soutenir en secret. Je te donnerai un homme de loi de la ville, qui te feroit gagner quand tu devrois perdre. Tu m'entends? ce qu'on appelle un grand coquin. Il te servira bien; c'est mon ami.

THIBAUT.

Un grand coquin, votre ami! Voyez la sympathie. Je l'aurois deviné.

LE BAILLI.

On ne prend pas ces choses au pied de la lettre. Je veux dire un homme qui saura te tirer d'embarras. La circonstance t'est favorable. Lorsque l'année se trouve extraordinairement mauvaise, les juges accordent des dédommagemens aux fermiers contre leurs seigneurs.

THIBAUT.

Et donnent-ils aux seigneurs des

reprises contre leurs fermiers, quand l'année se trouve extraordinairement bonne ?

LE BAILLI.

Non.

THIBAUT.

En ce cas, je n'irai point solliciter vos juges. Si j'avois gagné deux mille écus sur ma ferme, monseigneur n'auroit eu rien à réclamer contre moi. Quand j'y perds deux mille écus, je ne dois rien avoir à réclamer contre lui.

LE BAILLI.

Tu méprises donc la justice, quand elle vient à ton secours.

THIBAUT.

Je ne méprise point la justice; mais j'estime encore plus ma conscience. Si j'ai fait un marché qui ne soit pas contre la loi, la loi n'a rien à y voir. Elle auroit beau me décharger de mon engagement, l'honneur me condamneroit à le remplir.

LE BAILLI.

Ton honneur ni ta conscience ne

souffrent en rien dans cette affaire. Ce n'est pas ta faute si tu as essuyé une si grosse perte.

THIBAUT.

Qu'en savez-vous ? Peut-être ai-je eu tort d'acheter à la fois tant de bétail. Je n'avois qu'à en acheter seulement la moitié, je n'aurois pas tant perdu ; et il me seroit resté de l'argent pour payer mon fermage.

LE BAILLI.

Ta faute ou non, elle est commise. Et sais-tu bien à quoi tu t'exposes en te livrant à la discrétion de M. de Verville ? il peut te faire emprisonner.

THIBAUT.

S'il a ce droit sur moi, pourquoi voudrois-je le lui faire perdre ? S'il veut me traiter avec humanité, pourquoi lui en dérober le plaisir ?

LE BAILLI.

Quand il ne te poursuivroit pas avec rigueur, il est mortel, et ses héritiers ne seront pas si traitables. Au lieu qu'en recourant à la justice, tu peux te

mettre à l'abri de tout au moyen d'une quittance finale qu'elle te fera donner.

THIBAUT.

Quoi! la justice iroit faire accroire à monseigneur qu'il est payé, avant qu'il ait reçu jusqu'au dernier sou?

LE BAILLI.

Non; mais, après avoir pris connoissance de tes affaires, elle lui témoignera que tu es dans l'impuissance de le payer.

THIBAUT.

Je n'ai pas besoin d'elle pour cela. Je le ferai bien voir aussi clairement à monseigneur. Il sait les malheurs qui m'ont réduit à l'état fâcheux où je me trouve. Il ne peut pas maintenant prétendre plus que je ne possède.

LE BAILLI.

Sans doute: mais il faut toujours se mettre en règle. D'abord, l'homme de loi que je te donnerai te dressera une requête pour me demander un rapport de justice. Alors je ferai avec les experts une estimation de tes blés, puis un in-

ventaire de tes meubles, et ensuite nous procéderons.

THIBAUT.

Et cela se fait-il pour rien?

LE BAILLI.

Ce ne seroit pas juste. Il y a les droits de ma place. Mais ce n'est pas toi qui les paies. Ils seront prélevés avant tout sur ce qui reviendroit de tes deniers à M. de Verville.

THIBAUT.

C'est donc autant de moins qu'il en recevroit?

LE BAILLI.

Que t'importe?

THIBAUT.

Comment, M. le Bailli, que m'importe? Je n'irai pas vous laisser palper une partie de mon argent, vous à qui je ne dois rien, pour en frustrer monseigneur, à qui j'ai tant d'obligation des bontés qu'il a toujours eues pour moi.

LE BAILLI.

Tu n'en serois pas moins quitte envers lui. Il seroit obligé de se contenter,

pour sa créance entière, de l'abandon de tes effets; encore t'en ferois-je conserver une partie, et ce que tu pourrois gagner ensuite seroit pour toi.

THIBAUT.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Tout ce qui me reste aujourd'hui, je veux le céder à monseigneur; et tout ce que je pourrai ménager ensuite chaque jour, après avoir nourri ma famille, je le ramasserai pour m'acquitter peu à peu envers lui.

LE BAILLI.

Y penses-tu, de vouloir t'épuiser de travail sans en tirer de profit? Veux-tu passer ta vie entière à labourer pour les autres?

THIBAUT, *avec sensibilité.*

Ah! vous ne savez pas le plaisir que l'on ressent à se trouver content de soi-même! Avec quelles larmes de joie je lui apporterai de temps en temps le fruit de mes sueurs! Quel bonheur je goûterai de pouvoir lui témoigner ma reconnoissance, de lui montrer qu'il ne s'est pas trompé

trompé sur mon compte en me croyant un honnête homme, et qu'en perdant toute ma petite fortune, je n'ai rien perdu de ma probité !

LE BAILLI.

Je vois, mon pauvre Thibaut, que tu n'entends rien aux affaires.

THIBAUT.

C'est-à-dire que je ne veux pas vous aider à faire les vôtres. Croyez-vous que je sois la dupe de votre avarice? Vous ne cherchez qu'à m'embarquer dans un procès pour en tirer du profit. Que n'alliez-vous offrir contre moi vos services à monseigneur ? Vous saviez qu'il avoit trop de bonté pour vouloir achever ma ruine en me poursuivant avec rigueur ; et vous avez cru que moi j'aurois assez d'ingratitude pour chercher à lui soustraire ce que je lui dois si justement? Non, M. le Bailli, oubliez, si vous voulez, ses services ; moi, je veux m'en souvenir jusqu'au dernier de mes jours. Je n'ai pas eu besoin de vous jusqu'ici, je saurai toujours m'en passer.

Allez chercher d'autres pratiques à ces coquins dont vous faites vos amis.

LE BAILLI.

Quoi ! tu oses m'injurier. Sais-tu que je puis tôt ou tard te faire sentir ma vengeance ?

THIBAUT.

C'est moi qui vous ferois trembler de la mienne, si j'allois découvrir vos sourdes manœuvres à monseigneur.

LE BAILLI.

Ah ! mon cher Thibaut, je t'en conjure.....

THIBAUT.

Sortez, lâche que vous êtes. Je ne suis pas plus capable d'abuser de mes avantages que de vos conseils. (*Le Bailli se retire avec confusion.*)

SCÈNE VIII.

THIBAUT.

Les voilà, ces gens qui devroient faire fleurir la paix dans les campagnes ! Ils ne cherchent qu'à y porter le trouble et la division. Ce sont eux qui sont la ruine du paysan, en les précipitant dans les procès. Au lieu d'entretenir la bonne intelligence entre le pauvre et le riche, ils ne travaillent qu'à les aigrir l'un contre l'autre. Eh ! quel est le seigneur qui n'auroit pas du plaisir à traiter humainement son fermier, s'il savoit que celui-ci le regardât comme son père? O M. de Verville, soyez le mien! Je vous abandonne avec confiance bien plus que ma propre destinée, c'est le sort de ma femme et de mes enfans.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

NON, te dis-je, Marguerite, nous n'avons rien à craindre du Bailli. Je t'assure qu'il a une plus grande peur de moi dans ce moment, qu'il ne m'en fera jamais.

MARGUERITE.

A la bonne heure. Je sais que tu ne voudrois pas me tromper, quand ce seroit pour me rendre plus tranquille.

THIBAUT.

Rassure-toi donc. J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Je croyois que Gervais avoit perdu, comme moi, tout

son bétail. Mais, en donnant un coup-d'œil à notre jardin, j'ai vu à travers la haie quatre belles vaches qui paissent là-bas dans sa prairie.

MARGUERITE.

Eh bien! mon ami?

THIBAUT.

C'est qu'il y a un accord entre nous, par lequel il me revient deux de ces bêtes?

MARGUERITE.

Et comment donc?

THIBAUT.

Je vais te le dire. Lorsque la maladie commençoit à se répandre sur nos bestiaux, je vis Gervais fort triste. Comme j'étois alors plus fortuné que lui, je lui promis de ne pas le laisser dans la peine. Il me remercia d'une manière si touchante de ma bonne volonté, que je voulus sur-le-champ lui en donner une preuve. Quoique mon troupeau fût plus nombreux que le sien, nous convînmes que nous mettrions ensemble toutes nos bêtes qui réchapperoient de la maladie,

et que nous partagerions par égale moitié
J'étois alors bien loin de penser que cet ar
rangement ne dût pas tourner à son avan
tage. Aujourd'hui même je ne voudroi
pas en profiter, s'il ne regardoit que nous
seuls ; mais je n'en suis plus le maître.
Je me vois obligé de rassembler tout ce
que j'ai au monde pour l'abandonner à
monseigneur. Je me croirois coupable
d'un vol, si je ne réclamois à son profit
jusqu'à la moindre chose qui doit me
revenir.

MARGUERITE.

Et as-tu vu Gervais depuis nos pertes ?

THIBAUT.

Non ; mais tout-à-l'heure je lui ai dépêché notre fils George par la petite porte du jardin. Tiens, le voici déjà de retour.

SCÈNE II.

THIBAUT, MARGUERITE, GEORGE.

THIBAUT.

Eh bien! mon fils! que dit Gervais?

GEORGE.

Qu'il ne sait de quoi je parle, ni ce que vous avez à demander de ses vaches.

THIBAUT, *d'un air surpris.*

Il faut sans doute que tu aies fait ton message de travers.

GEORGE.

Non, non, mon père. Je lui ai dit fort clairement la chose comme vous me l'aviez commandé. Il a si bien compris mes paroles, qu'il les a rapportées au Bailli, qui venoit le voir. Au reste, il va venir vous parler lui-même.

THIBAUT.

Bon, bon; les choses s'arrangeront entre nous au premier mot. Gervais sait

aussi bien que moi ce que nous nous sommes promis l'un à l'autre.

MARGUERITE.

As-tu quelque assurance par écrit de sa promesse?

THIBAUT.

Je n'en ai pas besoin, ma femme. Peut-il y avoir d'assurance mieux écrite que notre parole même? Quand celle-ci ne tient pas, la probité ne tient plus.

MARGUERITE.

Tu t'imagines que tout le monde pense comme toi. Ah! mon ami, dès qu'il s'agit d'intérêt....

THIBAUT.

Que dis-tu? Jamais je ne croirai ces vilenies de mon voisin; je l'ai toujours regardé comme un brave homme. Mais le voici, tu verras comme tout va s'expliquer. (*A George.*) Je n'ai plus besoin de toi, mon fils; tu peux retourner à l'ouvrage.

GEORGE.

Oui, mon père. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS.

THIBAUT.

Tu as bien fait, Gervais, de venir toi-même. Je parie que George aura brouillé toute sa commission.

GERVAIS.

Je le croirois ; car je n'ai rien compris à ce qu'il vouloit me faire entendre. Il m'a dit que tu envoyois chercher mes vaches.

THIBAUT.

Non ; je lui avois ordonné de te demander les miennes.

GERVAIS.

Tes vaches ?

THIBAUT.

Oui, oui, de celles que j'ai vues dan ta prairie. N'en as-tu pas sauvé quatre?

GERVAIS.

Sans doute; mais sont-elles à toi?

THIBAUT.

Deux de celles-là m'appartiennent. Ne nous sommes-nous pas donné parole de partager en bons amis ce qui nous resteroit?

GERVAIS, *d'un air embarrassé.*

Mais, Thibaut....

THIBAUT.

Point de détour. Dis nettement si cela n'a pas été convenu entre nous.

GERVAIS.

Je ne puis en disconvenir, mon voisin; mais on dit bien des choses qui ne peuvent pas ensuite se pratiquer. Considère un peu ma situation. D'un si beau troupeau que j'avois, ne sauver que quatre têtes, et t'en donner deux!

THIBAUT.

Je suis plus à plaindre, moi qui suis forcé de te les demander. Quand nous

avons fait notre accord, pour lequel de nous devoit-il être le plus avantageux? N'avois-je pas un plus grand nombre de vaches que toi? n'étoit-ce pas un moyen plus honnête que j'employois pour te secourir? ne le regardois-tu pas toi-même comme un bienfait de ma part? Ose le désavouer.

GERVAIS.

Tant s'en faut, mon voisin; mais après une si grosse perte....

THIBAUT.

Voilà donc à quoi tient ta probité? Tu es un de ces honnêtes gens qu'on voit marcher d'un pied assez ferme dans le bonheur, mais qui trébuchent à tous pas dans la disgrace. Marguerite t'avoit mieux connu que moi. Je vois bien qu'il ne faut le plus souvent priser la droiture que pour sa propre valeur.

GERVAIS.

Mais le Bailli vient de m'assurer que la justice même ne sauroit me condamner là-dessus.

THIBAUT.

Je n'ai plus rien à te dire, si tu consul-tes la chicane avant ta conscience. J'étoi ton ami, et je m'en souviens encore asse pour ne pas te citer devant les juges, e te faire déclarer tout haut ta mal-honnê-teté. Va, je te laisse tes vaches. Je ne t les aurois jamais demandées pour moi-même. Ce n'étoit que pour m'acquitte envers M. de Verville. J'en travailler un an de plus pour lui. Tu peux te reti-rer. Je te rends ta parole.

GERVAIS, *avec l'accent du désespoi*

Ah! Thibaut, tu me portes le couteau dans le cœur. (*Il se retire à pas lents.*

SCÈNE IV.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *cachant sa tête dans ses mains.*

Il m'a trompé, lui que je croyois mo plus fidèle ami! Etoit-ce de sa part qu je devois l'attendre?

MARGUERITE

MARGUERITE, *s'approchant de lui.*

Allons, mon cher homme. C'est mon tour de te donner un peu de courage.

THIBAUT.

Ah! Marguerite, j'en ai contre toutes les pertes de la richesse, mais non contre celles de l'amitié.

MARGUERITE.

Console-toi. Nous trouverons des amis plus sûrs. Tiens, voici le riche Robert. Il a peut-être quelque chose de bon à te proposer.

SCÈNE V.

THIBAUT, MARGUERITE, ROBERT.

ROBERT.

BONJOUR, Thibaut. Eh bien! comment cela va-t-il?

THIBAUT.

Fort mal, Robert. Tu dois certainement savoir que je suis ruiné.

ROBERT.

Oui, l'on vient de me le dire, et c'est pour cela que je suis venu te voir.

THIBAUT.

Je n'ai plus rien.

ROBERT.

Comment donc? tu as encore un beau champ de blé, dont tu peux faire de plus beaux écus. Si tu veux le vendre, je suis ton homme. Je te l'achète sur pied, tel qu'il est, argent comptant. Qu'en dis-tu?

THIBAUT.

Est-ce que tu en aurois envie? Tant mieux. Monseigneur doit venir ce matin. Tu pourras t'arranger avec lui. Je n'irai pas sur ton marché.

ROBERT.

Je n'ai rien à voir avec monseigneur. C'est ton blé.

THIBAUT.

Il m'appartenoit il y a quelques jours. Il n'est plus à moi maintenant.

ROBERT, *avec surprise.*

Comment! est-ce que tu le lui aurois vendu?

THIBAUT.

Non; mais, depuis que j'ai vu mourir mes bestiaux, je suis hors d'état de le payer. Je lui abandonne tout ce que je possède.

ROBERT.

Es-tu fou ? Thibaut. Tant qu'il ne s'est pas pourvu en justice pour se faire adjuger ton grain par forme de nantissement, il t'appartient; et tu peux en faire ce qu'il te plaira. Tu as déjà trop perdu, pour perdre encore le reste. Demande à Marguerite ce qu'elle en pense.

MARGUERITE.

Je pense qu'il nous faut d'abord payer ce que nous devons, à quelque prix que ce soit. Si nous n'avons plus notre bétail, monseigneur n'en a pas profité. Cette perte nous regarde, et non pas lui.

ROBERT.

Mais cela ne va pas jusqu'à se mettre sans pain. Il faut garder quelque chose pour remonter au-dessus de ses affaires.

THIBAUT, *le regardant d'un air sévère.*

Et cela aux dépens de notre bon seigneur ?

ROBERT.

Il est si riche ! Tout ce qui lui reviendroit de votre abandon seroit pour lui moins qu'un écu pour vous.

THIBAUT.

Il pourroit s'en passer, je le crois ; mais est-ce à moi de le prendre ? Cela te paroît-il juste ?

ROBERT.

Comme si tu ne savois pas que c'est un homme compatissant et généreux !

THIBAUT.

C'est pour cela même qu'on est obligé d'en user plus honnêtement envers lui.

MARGUERITE.

Parce qu'il traite bien les autres, vous verrez qu'il faudroit le maltraiter !

THIBAUT.

Allons, Robert, ce seroit une infamie.

ROBERT.

Ne sois donc pas si fier, et sois un peu moins avisé. Il n'y a que la manière de voir les choses. Il te feroit sans doute du bien : pour en être plus sûr, tu te le fais à toi-même. Est-ce un mal de se mettre au nombre des malheureux qu'il soulage?

THIBAUT.

Il n'auroit pas long-temps à jouir de cette douceur, si tous ses fermiers suivoient tes avis.

ROBERT.

Que tu es obstiné ! Je perds mon temps avec toi. Je n'ai qu'un mot à te dire. Veux-tu me vendre ton blé, oui ou non ?

THIBAUT, *avec un sourire de mépris.*

Ha ! je comprends à merveille. Je devine ce qui te fait prendre tant de part à mon malheur. Ecoute, tu es riche, et ce marché ne seroit pour toi qu'une bagatelle. J'ai un meilleur coup à te proposer de faire ensemble.

ROBERT.

Voilà qui est raisonnable. Voyons.

THIBAUT.

Monseigneur est près d'arriver. Il porte toujours sur lui une bourse bien garnie, une montre d'or, et des bijoux précieux. Veux-tu que nous allions l'attendre au coin de la forêt, pour lui enlever sa dépouille? C'est une bonne affaire, celle-là!

ROBERT, *reculant deux pas en arrière.*

Y penses-tu, Thibaut?

THIBAUT.

Il est si riche! Ce qu'il perdroit de l'aventure seroit pour lui moins qu'un écu pour nous.

ROBERT.

Oui; mais le gibet!

THIBAUT.

Il n'y a donc que cela qui t'arrête. Si j'étois juge, Robert, je te ferois bien voir que ce que tu me proposes ne le mérite pas moins. Prendre à quelqu'un son argent dans sa poche, ou lui enlever les fruits de sa terre, quand on est hors d'état de le payer, je ne sais lequel de ces deux vols est le plus affreux.

ROBERT.

J'y vois une grande différence.

THIBAUT.

Cela peut être, mais donne-toi la peine d'y réfléchir, et tu penseras comme moi.

ROBERT.

Je n'ai garde, vraiment. Je ferois de beaux profits avec cette manière de raisonner. Allons, Thibaut, songe un peu mieux à tes affaires. Ton seigneur t'aura de grandes obligations, quand tu te seras réduit à la misère pour lui? Tu n'y gagneras que des mépris de sa part et de plus mauvais traitemens.

THIBAUT.

Oui; s'il avoit un cœur tel que le tien, j'aurois sujet de le craindre.

ROBERT.

Mais dis-moi donc, homme intraitable, quel mal je fais, lorsque je veux empêcher ta famille de souffrir les horreurs du besoin? C'est toi qui seras coupable de ses souffrances et de sa mort. Je

ne demande qu'à te donner la valeur de ton blé, si tu es raisonnable. Et avec cet argent....

THIBAUT, *lui saisissant brusquement le poignet.*

Robert, j'ai perdu en huit jours toute ma richesse, et je me vois au moment de n'avoir plus une obole. Mais, avant que je songe à pourvoir aux besoins même les plus pressés de ma subsistance par quelque moyen déshonnête, (*Il ôte son chapeau.*) je demande au ciel de me foudroyer de son tonnerre.

ROBERT, *avec un sourire moqueur.*

A la bonne heure. Que t'importent ta femme et tes enfans? laisse-les mendier leur pain. Tu auras le plaisir, sur ton fumier, de t'entendre appeler le brave Thibaut, l'honnête homme.

THIBAUT.

Et toi, l'on ne t'appellera jamais qu'un fripon. Malheureux! tu as plus d'argent qu'il ne t'en faut pour vivre; et, dans l'avidité d'en amasser encore, tu veux dé-

pouiller les autres, et me rendre scélérat comme toi! (*Il le prend par les épaules.*) Sors à l'instant de ma maison, ou je suis capable de t'assommer.. (*Il le chasse honteusement.*

SCÈNE VI.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Je n'ai vu de ma vie un plus effronté coquin. Il sait l'horreur que j'ai pour la moindre injustice, et il vient du premier abord me proposer un vol épouvantable. Il n'en auroit pas eu l'audace, lorsqu'il me savoit à mon aise! L'indigence doit être bien affreuse, si elle expose à de pareils affronts! O Marguerite! ne nous laissons jamais ébranler par les tourmentes de la misère. Plus nous sommes pauvres, plus il faut nous roidir de notre probité.

MARGUERITE.

On croiroit, autrement, que nous n'avions de l'honneur que par la richesse.

THIBAUT.

Voilà ce qui me console des indignités que je viens de souffrir. N'écoutons plus les autres, ma femme. Nous n'avons besoin que de nous-mêmes. (*On entend du bruit à la porte.*) Qui frappe ? Ne pourrai-je donc avoir un seul moment de repos.

SCÈNE VII.

THIBAUT, MARGUERITE, PELAGE.

PELAGE.

BONJOUR, mes braves gens.

THIBAUT, *s'avançant brusquement vers lui.*

Que nous veux-tu, Pelage ? Viens-tu nous proposer aussi quelque noirceur ?

PELAGE, *d'un ton calme.*

Moi, Thibaut! en as-tu jamais entendu de ma bouche ?

THIBAUT, *se jetant dans ses bras.*

Non, non, pardonne : c'est un reste d'indignation qui m'emportoit. Si tu savois ce qui m'arrive depuis une heure, tu m'excuserois de me défier de tous les humains. L'homme de la justice veut me faire commettre une iniquité ; mon ami me paie d'un bienfait par de l'ingratitude ; et le plus riche habitant du village marchande ma droiture pour un misérable profit.

PELAGE.

Oublie ces malheureux. S'ils ont choisi le mal pour métier, tu es bien bon de t'offenser de leur infamie. Ecoute, je n'ai que deux mots. Je sais que tu es hors d'état de payer M. de Verville. Il me seroit impossible pour le moment de t'avancer la somme qui te manque ; mais tâche d'obtenir du temps. J'ai de quoi

répondre : je serai ta caution, et tu garderas ta ferme.

MARGUERITE, *à Thibaut, qui reste immobile, frappé d'une vive surprise.*

Vois, mon ami, quelle bonté ! (*A Pelage.*) O mon cher voisin, d'où te vient pour nous une pensée si secourable ?

PELAGE.

Elle est toute simple. Le brave Thibaut, me suis-je dit, a soulagé de son mieux tous ceux qu'il a vus dans la peine. Il seroit bien affreux qu'il ne trouvât personne pour l'en retirer à son tour ; et je suis venu.

MARGUERITE, *à part.*

Il semble que le ciel nous l'envoie.

PELAGE.

Eh quoi ! Thibaut, tu ne dis rien ? (*Il lui tend la main.*

THIBAUT, *la prenant avec vivacité et la serrant dans les siennes.*

Ah ! mon cher Pelage, ne crois pas que



Ah! mon cher Pelage, ne croit pas que ce soit par indiférence, je suis pénétré....

Monnet inv. del Dupréel sculp



ce soit par indifférence. Je suis pénétré jusqu'au fond du cœur de tes offres; mais je ne puis les accepter.

PELAGE.

Pourquoi donc? Elles ne te seront pas inutiles. Dans quelque bonne disposition que M. de Verville soit à ton égard, il deviendra plus facile encore, en se voyant pleinement en sûreté par ma caution.

THIBAUT.

Mais qui me servira de caution envers toi-même?

PELAGE.

Ta probité, ton intelligence, et ton amour du travail.

THIBAUT.

Tu vois ce qu'ils m'ont valu jusques à présent. Il a suffi d'une mauvaise année pour me ruiner; une seconde ne feroit qu'ajouter ta ruine à la mienne.

PELAGE.

N'importe; j'en cours les risques.

THIBAUT.

Et voilà ce que je ne veux point. C'est bien assez de souffrir avec ma famille, sans voir que mes amis souffrent aussi pour moi. Je n'aurois plus un moment de tranquillité. Un brouillard, un nuage, le moindre tourbillon de poussière, jetteroit l'épouvante dans mon esprit.

PELAGE, *avec instance.*

Mon cher Thibaut, si tu savois combien tu me désoles par tes refus! Je ne pourrois donc rien faire pour toi!

THIBAUT.

Tu en as fait assez en soulageant mon pauvre cœur. Il est déchiré; mais les larmes que je vois dans tes yeux, servent de baume à ses blessures. O mon bon ami! quoiqu'il soit bien triste d'être réduit à la pitié des autres, il y a toujours une grande différence d'être plaint ou d'être maudit. Graces au ciel, tu n'auras jamais à regretter de m'avoir connu. En quelque endroit que je te rencontre, je n'aurai pas besoin d'enfoncer mon chapeau sur

les yeux, ou de détourner la tête pour n'avoir pas à rougir de ta présence.

PELAGE.

Plus tu me résistes, plus je sens croître mon amitié. Et toi, cruel, tu ne veux pas me donner la tienne !

THIBAUT.

Pense-s-y donc, je t'en supplie. Je sais tes foibles moyens. Serois-je ton ami, en te plongeant dans l'embarras pour m'en soulever ? Non, mon bon voisin, je ne suis coupable de la ruine de personne ; et l'on ne pourra jamais dire que je le sois devenu. Aussi long-temps que je vivrai, je veux m'endormir avec un cœur innocent. C'est alors qu'une poignée de paille vous fait un lit de roi.

PELAGE.

Je ne te presse plus. Je sens que je ne suis pas digne de finir tes peines. Le ciel sans doute s'en réserve l'honneur. Je ne te demande que la préférence après lui ; et mes bras et ma petite fortune, tu les

trouveras toujours à ton service. Adieu. (*Il sort. Thibaut le conduit jusqu'à la porte, en lui serrant la main.*)

SCÈNE VIII.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Ah! Marguerite, j'ai donc un ami! Je suis pourtant bien aise qu'il s'éloigne. J'allois peut-être céder à ses prières, de peur de l'affliger. Nous voilà délivrés d'une tentation si violente. Il faut empêcher qu'elle ne revienne. Allons, ma femme, il s'agit de prendre un parti vigoureux. Viens avec moi rassembler jusqu'à nos moindres effets. Que tout soit prêt avant l'arrivée de monseigneur! Il pourroit croire que nous avons un instant balancé dans notre devoir.

(*On baisse le rideau.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le rideau se relève ; on voit des meubles dispersés de toutes parts, et, sur une grande table, un tas de hardes et de linge.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Courage, Marguerite ; soutiens tes forces autant que tu le pourras, jusqu'à ce que notre besogne soit achevée.

MARGUERITE.

La voilà, je crois, finie.

THIBAUT.

Comment ! c'est là tout ce que nous avons à donner à monseigneur ? Je n'a

jamais tant desiré d'être un peu mieux dans nos petites affaires, qu'au moment de m'en dépouiller. As-tu bien regardé dans tous les coins ?

MARGUERITE.

Oui, mon ami ; j'ai renversé chaque tiroir de l'armoire.

THIBAUT, *en prenant haleine.*

Je me sens maintenant plus léger. Il me sembloit que je portois tout cela sur mon cœur, prêt à l'étouffer.

MARGUERITE.

Tu dois avoir bien de la fatigue ! Ne prendrois-tu pas un doigt de vin pour te rafraîchir ?

THIBAUT.

Mets-en pour nous deux dans ce gobelet. (*Il va prendre sur la table un gobelet d'argent.*)

MARGUERITE, *en y versant du vin.*

Qu'as-tu donc ? ta main tremble.

THIBAUT.

Que veux-tu ? il y a tant d'années que ce meuble étoit dans la famille !

MARGUERITE.

Il n'en sort pas au moins pour une mauvaise cause.

THIBAUT.

C'étoit l'usage que le grand-père le donnât en mourant à l'aîné de ses petits-fils; et moi je ne pourrai pas le donner au mien!

MARGUERITE.

Tu n'y auras pas de regret. Ta bénédiction n'en sera que plus pure.

THIBAUT.

Oui, j'aurai cette consolation. (*Il boit, et montrant ensuite le gobelet à Marguerite.*) Vois la première lettre de ton nom que j'y avois fait entrelacer avec la mienne.

MARGUERITE.

Eh bien! mon ami, cette image ne nous fait pas de reproches. Nous avons encore été plus unis.

THIBAUT.

Et nous le serons toujours, quoique ce soit la dernière fois que nous y boirons ensemble. Tiens, le voilà, chère

femme. (*Il donne le gobelet à Marguerite; et tandis quelle le porte à sa bouche avec un soupir:*) Allons, il faut maintenant arranger proprement tout ceci. Commençons par mon habit de noces. (*Il l'ôte de dessus la table, le déploie, et le considère.*) Que j'étois content, Marguerite, lorsque je le mis pour la première fois en te menant à l'église! Combien souvent il m'a donné d'agréables souvenirs! Je n'ai jamais ouvert l'armoire sans le regarder, et je ne l'ai jamais regardé sans penser avec joie au jour de notre mariage. Il me rend maintenant joyeux d'une autre manière.

MARGUERITE.

En quoi donc, mon ami?

THIBAUT.

De l'avoir si bien conservé pour qu'il nous aide à payer un peu plus de nos dettes. Vois comme il se trouve encore en boné tat. On ne fait plus de ces grandes manches et de ces larges plis. Je suis bien aise que dans le temps on n'y ait pas épargné l'étoffe. Il y auroit presque

de quoi en faire deux, tels qu'on les porte aujourd'hui.

MARGUERITE.

Voilà aussi le mien. Il faut les mettre l'un avec l'autre. Nous prierons monseigneur de les faire vendre à la fois. J'aurois de la peine qu'ils fussent séparés.

THIBAUT.

Ne sois donc pas si superstitieuse. Quand ils le seroient, ma femme, que nous importe? Nos cœurs en seroient-ils plus divisés pour cela?

MARGUERITE.

Non, Thibaut, je n'ai pas à le craindre. Ce n'est pas une superstition, mon ami; c'est un... je ne sais comment te le nommer. Mais toujours j'aimerois mieux qu'ils restassent ensemble.

THIBAUT.

Allons, tranquillise-toi. Monseigneur n'ira pas contre cette petite foiblesse. (*Il trouve sous sa main un petit paquet proprement couvert d'un linge blanc.*) Quel est ce paquet?

MARGUERITE.

C'est celui de Valentin. Tu sais bien? Ces hardes et ces bijoux que nous trouvâmes avec lui dans son berceau. Cela doit être encore d'un grand prix. Tiens, regarde.

THIBAUT, *voyant que Marguerite commence à défaire le paquet, lui retient le bras.*

Comment, ma femme! nous n'y avons aucun droit, et monseigneur ne peut y avoir de prétentions. Il appartiendra toujours à Valentin. Si c'étoit notre enfant, ce seroit une autre affaire. Remets le paquet dans cette cassette. Nous en parlerons à M. de Verville.

MARGUERITE.

Pourvu qu'il se contente de nos paroles!

THIBAUT.

Je n'en suis pas en peine. Il est sensible et juste. Lorsque je lui aurai conté l'aventure, il sera de mon avis.

SCÈNE II.

THIBAUT, MARGUERITE, LOUISON.

LOUISON, *portant des hardes sur ses bras.*

Tiens, mon père, voici mes habits de dimanche et ceux de Jeannette. Vais-je les mettre sur la table?

THIBAUT.

Oui, ma fille, auprès de ceux de tes parens.

MARGUERITE, *les larmes aux yeux.*

O mes pauvres enfans! que je suis affligée pour vous!

THIBAUT.

C'est de la joie, ma femme, et non du chagrin qu'ils nous donnent. Faut-il pleurer de leur voir de l'honneur? (*Il embrasse tendrement Louison.*) Dis-moi

donc, est-ce que tu voudrois garder tes habits?

LOUISON.

Sûrement, si vous pouviez aussi garder les vôtres. Mais, puisque vous êtes obligés de les donner à monseigneur je ne veux plus des miens. Ne lui devez-vous pas tout ce que vous avez?

THIBAUT.

Tout, ma fille.

LOUISON.

J'aimerois mieux aller avec un sarreau déchiré, que si l'on disoit : Voyez Louison, comme elle est pimpante. C'est de l'argent d'un autre.

THIBAUT.

Bien, ma chère enfant. Voilà comme il faut penser. Avec ces sentimens dans le cœur, jamais on n'est malheureux. On ne perd ni son estime ni son courage.

MARGUERITE.

Ton père a raison, ne crains pas de manquer. Nous travaillerons jour et

nuit pour que tu aies tous tes besoins, ainsi que ta sœur.

LOUISON.

Et nous aussi nous travaillerons de notre mieux pour tâcher de vous les rendre.

THIBAUT.

En nous aidant ainsi, j'espère que nous pourrons sortir de l'état fâcheux où nous sommes. Mais quand il nous faudroit y rester, au moins nous n'aurons pas de reproche à nous faire. Aucun homme sur la terre n'osera nous mépriser, ni vous regarder de travers. On pourra vous dire après notre mort : Vos parens étoient pauvres; mais on ne pourra pas vous dire : Ils étoient de malhonnêtes gens. Vous n'aurez pas à rougir d'aller répandre des larmes sur leur sépulture. Vous n'y trouverez personne qui vous en repousse, pour la fouler avec indignation sous vos yeux.

LOUISON, *avec vivacité.*

Mon père, je vais voir si je n'ai rien oublié. Quand Jeannette aura fini, nous

aurons quelque autre chose à t'apporter encore.

SCÈNE III.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Eh bien! ma femme, encore un air abattu! Nos enfans auroient-ils plus de courage que nous-mêmes? Nous avons toute leur tendresse; il ne faut pas la perdre, en leur donnant sujet de nous moins estimer. Ils savent que ce n'est pas la mauvaise conduite, qui a fait notre malheur, mais nous pourrions leur en paroître coupables en nous y laissant accabler par un lâche désespoir. Allons, ne regardons nos peines que pour y voir la consolation que nous donnent ces chers enfans.

MARGUERITE.

Oui, mon ami, il n'en est pas de

plus douce pour une mère. Aurois-je dû m'attendre à leur trouver de si bonne heure tant de force et de raison ?

THIBAUT.

Pourquoi non, Marguerite ? Va, je n'ai jamais craint qu'une aussi brave femme ne me donnât pas des enfans comme elle. Ils seront le bâton de notre vieillesse. Nous pourrons nous y appuyer avec assurance, quand le grand âge nous aura courbés.... Mais j'entends la voix de Valentin. J'ai quelque chose d'important à lui dire. Marguerite, si j'osois te prier de me laisser seul avec lui ?

MARGUERITE.

Que me demaudes-tu ? Tout ce qui le regarde ne me touche-t-il pas autant que toi-même ? Crois-tu qu'il me soit moins cher qu'à toi ?

THIBAUT.

C'est précisément ta tendresse pour lui que je crains en ce moment.

MARGUERITE.

Tu me fais frémir. Quel est donc ce

secret ? est-ce quelque malheur dont il soit menacé ?

THIBAUT.

Non, ma chère amie; c'est au contraire de son bien-être qu'il s'agit.

MARGUERITE.

Et tu crains de m'avoir pour témoin?

THIBAUT.

Eh bien! reste, si tu le veux. Mais promets-moi, quelque chose que je puisse dire, de ne pas me démentir. Si tu l'aimes, si tu ne cherches que son bonheur, il faut que tu m'appuies dans ce que je vais lui annoncer.

MARGUERITE.

Pourquoi ne m'avoir pas d'abord confié tes desseins ?

THIBAUT.

Le voici, tu vas les entendre en sa présence.

SCÈNE IV.

THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN.

VALENTIN.

Bonjour, mon père, je suis venu savoir si tu étois heureusement de retour.

THIBAUT.

Oui, mon fils, ainsi que tu le vois.

VALENTIN.

Et comment as-tu été reçu de monseigneur ?

THIBAUT.

Aussi bien que je le desirois. Il n'est pas de ces hommes fiers et insensibles, qui s'imaginent que les pauvres gens de la campagne ont à peine le nom d'homme. Il doit venir ici tout-à-l'heure pour recevoir mes comptes. Et voilà ce que je suis prêt à lui remettre pour commencer à m'acquitter envers lui.

VALENTIN.

Quoi! tu vas te voir dépouillé dans un moment de ce que tu as eu tant de peine à gagner?

THIBAUT.

Ce n'est pas ce qui me coûtera le plus cher aujourd'hui. Je dois essuyer une perte bien plus cruelle.

VALENTIN.

Que te reste-t-il donc à perdre encore?

THIBAUT.

Hélas! c'est toi, Valentin; toi que j'ai tant aimé.

VALENTIN.

Moi, mon père?

MARGUERITE, *avec une vive émotion.*

Que dis-tu?

THIBAUT.

Puisque le mot est parti de mes lèvres, oui, mon enfant, il faut nous séparer.

VALENTIN.

Et pourquoi donc me renvoies-tu de

ta présence? Est-ce que je t'ai donné quelque sujet de te plaindre?

MARGUERITE.

Ah! jamais, jamais. A la face du ciel je lui rendrai cette justice. Tu le sais bien, Thibaut, s'il est un fils au monde qui fût plus soumis et plus tendre envers ses parens?

THIBAUT.

Je le déclare encore plus hautement que toi, Marguerite. Oui, Valentin, tu as fait pour nous cent fois plus que nous n'avions droit d'en attendre. Je t'aime avec tout l'amour d'un véritable père; mais enfin tu sais que je ne suis pas le tien. Si nous n'avions cessé d'être heureux, tu aurois toujours été notre fils, notre cher fils. Il n'est aucun de mes autres enfans qui ne te croie son frère. Je voulois qu'après notre mort, tu pusses partager avec eux le peu de bien que tu m'aidois tous les jours à leur gagner. Cette espérance qui faisoit la joie de mon cœur est maintenant détruite. Nous n'a-

vons rien davantage, pas même la perspective éloignée de nous rétablir.

VALENTIN.

Et c'est ce moment que tu choisis pour m'effacer du nombre de tes enfans!

THIBAUT.

Oui, je le dois. Les devoirs du sang les enchaînent à notre sort, tel qu'il puisse être. Si nous souffrons, ils doivent souffrir avec nous. Mais toi, de quel droit voudrois-je t'accabler de ma mauvaise fortune? Non, Valentin, je te conseille en ami; et, s'il le faut, je t'ordonne en père de te séparer d'un malheureux. Il est temps que tu t'occupes de tes propres affaires. Puisque je n'ai pu t'enrichir, je me réjouis du moins d'avoir assez bien instruit ta jeunesse pour te mettre en état de prospérer.

VALENTIN.

Il ne falloit pas me parler de ces obligations, si tu veux que je t'abandonne; il falloit que moi-même je pusse les oublier. Tu m'as sauvé la vie dans mon berceau, ta femme m'a nourri de son

lait, tu m'as élevé sans attendre de récompense, et tu me commandes d'être ingrat à tant de bienfaits?

THIBAUT.

Je n'ai fait que m'acquitter envers toi de ce qu'un homme doit à un autre. N'aurois-je pas été un monstre de te laisser périr?

VALENTIN.

Et tu veux que je le sois, en te retirant aujourd'hui mes secours?

THIBAUT.

Tu me connois, Valentin; je me ferois une honte de vivre aux dépens de personne.

VALENTIN.

Ma vie, jusqu'à ce jour, a donc été bien honteuse! Eh! je n'ai subsisté que par toi.

THIBAUT.

Ne m'en as-tu pas assez pleinement dedommagé par ton travail?

VALENTIN.

Mes mains ont payé les tiennes; mais mon cœur n'a point encore assez payé

ton amour. O mon père! rappelles-toi ces premiers temps de mon enfance, où je n'étois qu'un étranger dans ta famille. Combien de fois m'as-tu serré dans tes bras au retour d'un travail pénible, que tu prolongeois pour me nourrir! Et toi, ma mère, oublies-tu les tendres caresses que tu me prodiguois, alors même que je dévorois le pain de tes enfans? Vous seuls m'avez recueilli, quand j'étois abandonné de tout le monde; et maintenant j'irois vous abandonner! J'étois votre fils pour hériter de vos biens, et je ne le serois pas pour m'associer à votre disgrace! Ah! si vous avez pu le croire, combien vous me devez mépriser! (*Marguerite veut répondre, mais ses soupirs étouffent sa voix.*)

THIBAUT.

Te mépriser, Valentin! Ah! mon fils, je ne t'en estime que davantage pour ces sentimens. Mais je te l'ai dit, il est temps que tu songes à toi-même.

VALENTIN.

Non, je ne songe qu'à toi. Je veux

m'accabler de tes travaux, je veux me tourmenter de tes peines. Ma tête, mes bras, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, je te le donne : je me dévoue à toi tout entier. Pars ou demeure, je ne te quitte plus. Tu peux me fuir, mais tu ne m'empêcheras pas de te suivre. Il faudra bien que tu m'ouvres, quand tu m'entendras gémir toute la nuit, étendu à la porte de ta chaumière.

THIBAUT.

Peut-être que je n'en aurai plus !

VALENTIN.

Eh bien ! je te suivrai dans les forêts, entre les rochers, au fond des cavernes. Par-tout je serai sur tes pas.

MARGUERITE, *à Thibaut, en éclatant d'une voix entrecoupée de sanglots.*

Tu l'entends, mon ami !

VALENTIN, *s'élançant vers elle avec impétuosité.*

Ah ! je le savois bien, ma mère, que tu ne me repousserois pas de ton sein !

THIBAUT, *fondant en larmes.*

Viens aussi dans mes bras, mon fils, mon cher fils. C'est moi qui te prie de ne plus nous quitter.

VALENTIN.

Jamais, jamais, mon père. Sans parens, sans amis, j'ai besoin d'aimer quelqu'un sur la terre, et je n'ai que vous seuls à qui donner mon amour. Je sens que vous me devenez mille fois plus chers encore depuis que vous avez tout perdu. Je ne vous avois donné que mes sueurs, j'ai mon sang tout prêt à couler pour vous.... Mon père, puisque je ne dois plus te quitter, serre-moi donc plus étroitement dans tes bras.





Vien aussi dans mes bras, mon fils, mon cher fils,
c'est moi qui te prie de ne plus nous quiter . . . .

Monnet inv. del. Dupréel sculp.

SCÈNE V.

THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS.

GERVAIS, *qui est entré dans les derniers momens de la scène précédente, se précipitant vers Thibaut.*

Et moi, Thibaut, vas-tu m'en repousser ?

THIBAUT, *le regardant avec indignation.*

Encore ici, malheureux! N'est-ce donc pas assez de m'avoir trahi? Pourquoi venir troubler de ta présence la joie que je goûte en ce moment!

GERVAIS.

Ne m'accable pas davantage. Je ne suis que trop cruellement tourmenté par mon repentir. Tu peux me ramener à l'honneur, ou me faire trouver le plus

indigne des hommes aux yeux des autres et aux miens.

THIBAUT.

Que veux-tu donc de moi?

GERVAIS.

Que tu me rendes ton amitié. Garde-toi de penser, Thibaut, que je fusse capable d'y renoncer pour un vil intérêt; mais tu sais les pertes que je viens d'essuyer. J'étois aveuglé par la crainte de voir manquer mes enfans. C'étoit bien mal les servir. J'ai senti déjà que je n'allois plus tant les aimer, après avoir commis pour eux une noirceur. Délivre-moi de ma honte. Rends-moi mon amour pour mon sang, rends-moi mon ami.

THIBAUT.

Ah! Gervais, qu'il est difficile de guérir la plaie que tu m'as faite! Cependant je suis touché d'un si prompt retour; et je veux oublier ton offense.

GERVAIS.

Faites-la-moi donc oublier à moi-même, en recevant ce qui alloit me rendre si coupable.

THIBAUT.

Qu'oses-tu me proposer ? Moi, que je mette à prix notre réconciliation ! Non, Gervais, garde ce qui t'appartient, si tu veux de mon amitié.

GERVAIS.

Je n'en veux point, si tu me refuses. N'as-tu pas assez d'avantage ? Il n'est que ce moyen d'être généreux envers moi. Ne me laisse point sous les yeux un reproche continuel de mon indignité.

THIBAUT.

Si c'est ainsi, j'accepte tes offres ; mais promets-moi qu'au premier retour de fortune, tu me laisseras libre de me satisfaire à mon tour.

GERVAIS.

Je n'ai plus de volonté que la tienne. Que les biens et les maux, tout soit désormais commun entre nous.

THIBAUT.

Je reprends pour toi mes premiers sentimens. (*Il lui tend la main et l'em-*

brasse.) Allons, Marguerite, quelque malheur qui puisse m'arriver dans la journée, j'aurai toujours un grand sujet de me consoler, puisque je conserve un fils, et que je retrouve un ami.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE.

(*Elle traverse, en courant, la chambre, et va crier à la porte de la seconde pièce.*)

Mon père ! ma mère ! venez donc, venez vîte.

SCÈNE II.

JEANNETTE, MARGUERITE, THIBAUT.

MARGUERITE, *qui entre la première.*

Eh bien ! qu'est-ce que c'est, petite fille ? qu'avez-vous à crier de la sorte ?

JEANNETTE.

Un beau carrosse qui vient de s'arrêter devant la ferme, avec quatre grands chevaux, des messieurs tout galonnés devant et derrière la voiture, et un autre monsieur dedans! O ma mère! quelle bonne physionomie il a, celui-ci! Bonjour, ma chère enfant, m'a-t-il dit avec un sourire; où est ton père? (*A Thibaut.*) Il demande à vous parler.

THIBAUT, *avec vivacité.*

Oh! c'est monseigneur, je le parie. Je cours à sa rencontre. (*Il sort avec précipitation.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, *prenant un air triste.*

Quoi! c'est donc là ce monsieur à qui tout ce que nous avons appartient, à ce que dit mon père?

MARGUERITE.

Oui, ma fille. Nous lui devons beaucoup d'argent; et, comme nous n'avons pas la moitié de ce qu'il nous en faudroit pour le satisfaire, nous lui abandonnons tout ce qui nous reste.

JEANNETTE.

Et qu'est-ce qu'il en fera? Il a une trop belle voiture pour se servir de notre cariole; et il est trop bien vêtu pour porter nos habits.

MARGUERITE.

Oui, sans doute. Mais il va les faire vendre, et en recevoir l'argent. Nous ne pouvons le satisfaire que de cette façon; et cela même ne sauroit y suffire.

JEANNETTE.

Croyez-vous qu'il soit assez méchant pour nous jouer ce vilain tour? Il avoit l'air de me regarder avec tant d'amitié!

MARGUERITE.

Il n'y a pas de méchanceté dans tout cela, Jeannette; il n'y a que de la justice.

JEANNETTE.

C'est bien triste pourtant.... Que je regarde, pour la dernière fois, mes habits des grandes fêtes. Aurois-tu pu le croire, ce printemps, ma mère, lorsque tu me donnas ce juste et ce cotillon, que je ne les porterois que deux ou trois fois? Dimanche dernier encore, j'avois tant de plaisir de me voir si proprement ajustée! Et toi, ma mère, aussi, tu en étois si joyeuse! (*Elle baise la main de sa mère, en la voyant chagrine.*) Allons, ne t'afflige pas; je ne regrette plus mes beaux habits, nous avions su travailler pour avoir ceux-là, nous saurons bien travailler de plus belle pour en avoir d'autres.... Mais voici monseigneur qui vient; je vais chercher ma sœur dans le jardin.

SCÈNE IV.

MARGUERITE *sur le devant de la scène, dans le fond* M. DE VERVILLE, *qui entre avec* THIBAUT, *et* JEANNETTE *qui va sortir.*

(*Jeannette, près de la porte, se trouve en face de M. de Verville. Elle lui fait une petite révérence, en se rangeant de côté; puis elle continue sa marche.*)

M. DE VERVILLE.

Eh bien! où vas-tu, mon enfant? Est-ce que tu as peur de moi?

JEANNETTE, *se retournant à demi.*

Oh non! monseigneur. On n'a plus de peur, dès qu'on vous a vu. Attendez-moi seulement; je vais revenir.

SCÈNE V.

MARGUERITE *sur le devant de la scène,* M. DE VERVILLE *et* THIBAUT *dans le fond.*

M. DE VERVILLE, *à Thibaut.*

ELLE a une mine bien éveillée, cette petite fille.

THIBAUT.

Mais oui. Et sa sœur donc? Elles sont toutes les deux d'une espiéglerie charmante.

M. DE VERVILLE, *en s'avançant, apperçoit Marguerite qui s'approche de lui, et le salue.*

Ah! bonjour, Marguerite, comment cela va-t-il?

MARGUERITE.

Comme le temps, monseigneur, qui ne va pas au mieux. Et vous?

M. DE VERVILLE.

A merveille, dieu merci. J'ai mille choses à te dire de la part de ma femme. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne vînt avec moi.

THIBAUT.

Elle n'auroit pas si mal fait. L'air des champs vaut mieux que votre air de la ville, qui sent le renfermé. (*Voyant que M. de Verville tient son chapeau à la main.*) Mais, monseigneur, pourquoi ces complimens? Mettez donc votre chapeau. Vous êtes chez votre fermier comme chez vous.

M. DE VERVILLE, *lui montrant avec un sourire son chapeau de soie à mettre sous le bras.*

Tu vois qu'il n'iroit pas sur ma tête. Ce n'est pas l'usage à la ville de nous couvrir.

THIBAUT.

Oh! tout le monde se couvre ici. Vous permettez bien, monseigneur? (*Il met son chapeau sur la tête.*) On a bien raison de dire: Autre mode à la ville, autre

mode aux champs. (*à part.*) C'est drôle pourtant, des chapeaux qui ne couvrent pas.

SCÈNE VI.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, CHAMPAGNE, et PICARD.

CHAMPAGNE, *qui porte avec Picard, par les deux anses, une grande corbeille couverte.*

MONSIEUR, où voulez-vous que nous mettions ceci ?

M. DE VERVILLE.

Là, dans un coin. Fort bien. Picard, tu diras au cocher de mener les chevaux dans la meilleure hôtellerie, et d'y remiser la voiture.

PICARD

PICARD.

Avez-vous des ordres à donner à vos gens ?

M. DE VERVILLE.

Qu'ils se fassent apprêter un bon dîner. Je les régale; mais point d'excès de vin. Je ne repartirai que dans la soirée. Vous reviendrez à six heures.

PICARD.

Il suffit, monsieur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

M. DE VERVILLE.

Tu vois, Thibaut, que nous aurons le temps de causer ensemble. Mais, d'abord, je voudrois voir toute ta famille. Tes enfans, où sont ils ?

THIBAUT.

Chacun à sa besogne. Mes fils dans les champs, et mes filles au jardin. Monseigneur voudroit-il visiter ses blés ?

M. DE VERVILLE.

Non pas à présent; ce soir, quand la chaleur sera passée.

THIBAUT.

Ils sont beaux, au moins. Il y en aura pour cent pistoles comme pour un écu.

M. DE VERVILLE.

Tant mieux, tant mieux. (*Il tourne la vue de tous côtés dans l'intérieur de la chambre.*) Mais qu'est-ce donc ? c'est comme si tu avois ici un encan ? Pourquoi tous ces meubles et toutes ces hardes en tas ?

THIBAUT.

Parce que nous savions que vous deviez venir.

M. DE VERVILLE.

Eh bien ?

THIBAUT.

Je vous ai dit ce matin que nous n'étions pas en état de vous payer notre fer-

mage. C'est pourquoi il est de notre devoir de vous abandonner tout ce que nous possédons, et que vous voyez ici rassemblé. Avec l'argent de nos meubles, de nos habits et de notre grain, nous voulons vous payer aussi loin que cela pourra s'étendre. Ce qui s'en faudra, nous tâcherons de le gagner à force de travail, pour vous satisfaire jusqu'au dernier sou. J'espère que monseigneur voudra bien se contenter aujourd'hui de cet à-compte, et attendre le reste avec un peu de patience.

MARGUERITE.

Vous nous avez montré jusqu'ici tant de bonté! Et puis, ce n'est pas notre faute si nous sommes tombés dans la misère.

THIBAUT.

Vous le savez comme moi, monseigneur, j'avois desséché ces marais là-bas pour en faire des prairies. Elles réussissoient à merveille. Tout ce que nous avions d'argent de reste l'année dernière,

nous l'avions mis en bestiaux pour les élever, les engraisser et les vendre. Vingt têtes de gros bétail nous faisoient une petite fortune, qui pouvoit nous mettre en état de vous payer au terme. Il ne falloit qu'en mener une partie au marché. La sécheresse est venue. Nos prés n'avoient guère plus d'herbe que ma main. J'ai nourri mes bêtes de la paille de mon lit, du chaume qui couvre ma cabane, et quelquefois de mon pain. Quand j'ai voulu m'en défaire, je n'ai trouvé personne qui les voulût acheter, faute d'avoir de quoi les faire vivre. La mortalité s'est mise dans mon étable ; tout a péri. Il ne m'est resté que mes dettes ; mais je ne dois qu'à vous, monseigneur. Allez visiter nos champs ; vous y verrez si j'ai négligé leur culture. Vous verrez si mon travail, celui de ma femme et de mes enfans, ne peut pas me mettre un jour en état de m'acquitter. Je ne puis cependant vous en donner d'autre gage que ma parole ; mais si j'ai toujours été jusqu'ici exact à vous satisfaire, j'oserois croire que vous y comptez un peu.

M. DE VERVILLE.

Oui, mes amis, je vous connois. Comment ne me contenterois-je pas de la promesse d'aussi braves gens que vous l'êtes?

THIBAUT.

Je vous remercie, monseigneur. Ces douces paroles me réjouissent encore plus que votre bonté. Il est si rare qu'un créancier dise à celui qui le fait perdre qu'il est un honnête homme!

M. DE VERVILLE.

Il est rare aussi, mon cher Thibaut, qu'un créancier, trouvant son débiteur dans l'impuissance de le satisfaire, puisse rendre un juste témoignage à sa probité!

SCÈNE VIII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE *portant de deux mains une cage à poulets, et* LOUISON *tenant d'une main des œufs dans une corbeille, et relevant de l'autre les coins de son tablier, où sont quelques poignées de petite monnoie.*

Jeannette pose la cage aux pieds de M. de Verville, Louison y met aussi sa corbeille; puis elle prend le chapeau de M. de Verville, et y jette à pleines mains l'argent qu'elle a dans son tablier, et le lui présente.

LOUISON.

TENEZ, monseigneur, voilà tout ce que nous possédons : nos poulets, nos œufs, et notreargent. Nous n'en avons pas davantage; 'nest-ce pas, Jeannette?

JEANNETTE.

Non, en vérité, vous pouvez nous en croire. Nous n'avons pas autre chose.

THIBAUT, *jetant les yeux sur le chapeau, par-dessus l'épaule de M. de Verville.*

Tant d'argent ! Et comment vous est-il venu ?

LOUISON.

Des poulets de ma sœur, de mes œufs, et de mes bouquets, que ma mère a vendus pour nous à la ville.

JEANNETTE.

C'étoient nos premières épargnes pour commencer à nous entretenir. Mais nous les donnions bien volontiers pour toi.

LOUISON.

Oh ! oui, c'est de tout notre cœur.

THIBAUT, *avec transport.*

Je les reçois de même. Jamais argent ne m'a fait tant de plaisir. Allons, monseigneur, autant de remboursé. (*Aux enfans.*) Que je me réjouis, mes chères filles, de vous voir penser comme vos parens !

M. DE VERVILLE.

Eh quoi! c'est de vous-mêmes que vous faites cela?

JEANNETTE.

Puisque mon père n'est pas en état de vous satisfaire tout seul, il faut bien l'aider de tout notre pouvoir.

M. DE VERVILLE.

Ah! Thibaut! que tu es heureux dans ton malheur! La tendresse de tes enfans te dédommage mille fois de tes pertes. (*A Jeannette et à Louison.*) Non, mes chères amies, je ne vous dépouillerai pas de votre première richesse. Reprenez tout ce que vous m'avez offert de si bonne grace. Je n'ai de comptes à régler qu'avec votre père.

THIBAUT.

Laissez-les faire : elles n'y ont pas de regret.

M. DE VERVILLE.

Et toi, n'en as-tu point de leur voir perdre leur petite fortune?

THIBAUT.

Comment donc, monseigneur? Rien de si naturel et de si doux que de recevoir des secours de ses enfans. Je serois aussi riche que le roi, que tout ce que je posséderois seroit à eux. Quand je n'ai rien, tout ce qu'ils ont est à moi. Chacun pour tous les autres, c'est quitte à quitte. (*Aux enfans.*) Vous voulez bien toujours payer pour nous, n'est-ce-pas?

JEANNETTE, *en lui serrant les mains.*

Ah! mon père!

LOUISON.

Je voudrois que nous en eussions cent fois davantage. Nous donnerions tout avec le même plaisir.

THIBAUT.

Vous les entendez, monseigneur?

M. DE VERVILLE.

Et moi, je ne le recevrois point, fût-il mille fois plus considérable. (*A Louison.*) Tiens, ma chère petite, re-

prends ton trésor, je t'en prie. (*Il veut renverser l'argent qui remplit son chapeau dans le tablier de Louison : elle refuse de le recevoir. Enfin, après bien des instances de M. de Verville, elle fait semblant d'y céder, et prend le chapeau, mais elle va le poser sur la table, à côté des autres effets, et lui dit en s'éloignant :*) Vous le trouverez là avec tout le reste.

M. DE VERVILLE, *se retournant vers elle.*

Que fais-tu donc? Attends, attends.

LOUISON.

Je ne veux seulement pas vous écouter. Viens, Jeannette. (*Elles sortent l'une et l'autre en sautant.*)

SCÈNE IX.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *poussant la cage et la corbeille sous la table.*

Je vous disois bien que c'étoient de petites espiégles. On ne les attrape pas comme on veut.

M. DE VERVILLE.

Mais, quoi ! Thibaut, est-ce que tu prétends les laisser payer pour toi ?

THIBAUT.

Pourquoi non ? c'est si simple.

M. DE VERVILLE.

Il me paroît que tu ne connois guère les usages de la ville.

THIBAUT.

Il me suffit de connoître que ce que je fais est bien. A la ville ou aux champs,

que m'importe ? Justice et devoir sont pour moi la même chose. Est-ce que cela ne se pratique pas ainsi chez vous?

M. DE VERVILLE.

C'est précisément le contraire dans la plupart des occasions.

THIBAUT.

Que me dites-vous, monseigeeur?

M. DE VERVILLE.

Oui, mon ami, cela va te surprendre; mais il n'est que trop vrai. Lorsque, par de folles dépenses de vanité, ou par des entreprises avides et ruineuses, on s'est mis hors d'état de payer ses dettes, on cherche à transporter sur la tête de ses enfans les biens avec lesquels on avoit surpris la confiance de ses créanciers. Et lorsque ceux-ci se présentent, alors les parens n'ont plus rien; et tout ce qu'ils paroissoient posséder, se trouve entre les mains des enfans, qui le gardent.

THIBAUT, *avec indignation.*

Quelle épouvantable friponnerie!

MARGUERITE.

C'est trop affreux!

THIBAUT.

THIBAUT.

Et les lois ne disent rien à ces manœuvres?

M. DE VERVILLE.

A force d'artifice, on sait bien les rendre muettes.

THIBAUT.

Vos lois sont aussi corrompues que ceux qui leur ferment la bouche, si elles ne parlent pas. Ecoutez, monseigneur, je n'entends rien à la procédure; mais je dirois, en face, à cette justice qui se laisse brider, qu'elle n'a plus rien à faire sur la terre, et qu'elle s'en aille aux enfers, où du moins les méchans sont punis. Si j'étois la dupe des pères, j'irois chez les enfans, et je leur demanderois de quel droit ils s'emparent des biens qui devoient me payer? S'ils me disoient: Nous les avons reçus de nos parens, je leur répondrois: Vos parens n'ont pu vous les donner; ces biens sont à moi. Je leur ferois vendre, sans pitié, jusqu'à leur lit, pour me rembourser.

M. DE VERVILLE.

Les affaires ne se conduisent pas ainsi.

THIBAUT.

Je les ferois bien marcher à ma guise. Ces pères et ces enfans ne sont qu'une bande de voleurs.

M. DE VERVILLE.

Les premiers sont les plus coupables.

THIBAUT.

Non, monseigneur, sauf votre respect, les seconds le sont encore plus. Les uns sont des fripons, mais les autres des monstres. Lorsqu'un étranger nous a tiré d'embarras, ne sommes-nous pas obligés, tant qu'il nous reste une goutte de sang honnête dans les veines, de le secourir à notre tour, s'il a besoin de nous? Et les enfans qui doivent tout à leurs pères, qui leur ont coûté tant d'inquiétudes, tant de dépenses et de travaux! Je ne puis y penser sans frémir. Si j'avois vu mon père hors d'état de payer ce qu'il devoit, il ne m'eût pas laissé une obole, que j'aurois cru devoir remplir tous ses engagemens. J'aurois

pris pour héritage le devoir d'acquitter sa mémoire, et de conserver la probité de son nom. Quand je n'aurois eu que du pain jusqu'à la mort; quand il m'auroit fallu travailler jusqu'à ce que le sang me sortît des ongles et des cheveux, j'aurois payé toutes ses dettes; et à la dernière, je serois allé sur sa sépulture, et je lui aurois dit : Tu ne dois plus rien, mon père; tu peux dormir.

M. DE VERVILLE.

Brave Thibaut!

THIBAUT.

Oui, monseigneur, je l'aurois fait. Juste ciel! peut-on donner le nom d'enfans à ses créatures dénaturées, qui, plutôt que de se priver de quelques douceurs dans la vie, consentent lâchement à ce que leurs pères soient traités comme des fripons? Je n'aurois pas besoin d'être un des malheureux créanciers pour les maudire eux-mêmes, ces monstres d'enfans.

SCÈNE X.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, LOUISON.

LOUISON, *du seuil de la porte.*

MON père, les vaches de Gervais qui sont arrivées ! Faut-il les faire entrer ?

THIBAUT.

Y penses-tu ? Je vais les voir. Permettez, monseigneur ; cela vous regarde. Elles sont encore à vous. Je vous dirai tantôt comme elles me sont venues. (*En s'en allant.*) Graces au ciel, les biens nous pleuvent aujourd'hui de tous les côtés. (*Il sort avec Louison, qui n'a pas osé s'avancer, de crainte que M. de Verville ne la pressât encore de reprendre son argent.*)

SCENE XI.

M. DE VERVILLE, MARGUERITE.

M. DE VERVILLE.

TON mari m'étonne, Marguerite. Je savois bien que c'étoit un homme plein d'honneur et de droiture ; mais lui trouver des sentimens si élevés dans la profondeur même de l'infortune, je t'avoue que je ne m'y serois jamais attendu.

MARGUERITE.

Je l'ai toujours vu comme vous le voyez, monseigneur. Il ne cherche d'abord, dans les affaires, que le parti de la justice ; et, quand il l'a trouvé, il le prend pour le soutenir envers et contre tous, à commencer par lui-même. Au reste, il n'est que ce qu'il doit être.

M. DE VERVILLE.

Il est vrai. Mais quoi! dans la position où il se trouve réduit, ne pas balancer un instant!

MARGUERITE.

Oh! vous ne le connoissez pas. Il nous verroit tous sans pain, plutôt que d'avoir le moindre reproche à se faire; il n'en seroit pas plus étonné. Jamais son courage ne l'abandonne. Il se joue de la fortune, encore plus qu'elle ne se joue de lui.

M. DE VERVILLE.

Tu dois donc bien l'aimer, Marguerite?

MARGUERITE.

Ah! monseigneur, si je l'aime! Eh! que serois-je devenue sans ses consolations? Je me crois toujours à mon aise, en lui voyant un air si serein. Je ne puis me persuader qu'il me manque jamais quelque chose, tant que le ciel voudra me le conserver. Il est tout pour moi sur la terre.

SCENE XII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT.

Allons, monseigneur, réjouissez-vous. Les deux plus belles têtes de vaches qu'on puisse voir dans tout le pays! Oh! laissez-moi faire. J'irai demain, j'irai moi-même au marché. Dix bonnes pistoles de chacune. Pas un sou de moins, quand ce seroit pour un prince. Vous pouvez tabler là-dessus. Encore deux cents francs à rabattre de mon compte. Nous allons le régler, s'il vous plaît. Les dettes me pèsent comme une montagne. Il me tarde d'en être débarrassé.

M. DE VERVILLE.

Je ne demande pas mieux, mon ami.

THIBAUT.

Vous savez ce qu'il me reste à vous payer du prix de ma ferme?

M. DE VERVILLE, *le regardant d'un œil fixe.*

Oui; mais, avant tout, dis-moi, Thibaut, est-ce bien sérieusement que tu me proposes de prendre tes meubles, tes habits, ton blé, tes vaches, tout ce que tu possèdes?

THIBAUT.

Je parle toujours sérieusement, monseigneur, quand il s'agit d'affaires.

M. DE VERVILLE.

As-tu fait mûrement tes réflexions? Songe qu'il y va de tout ton bien.

THIBAUT.

Mon bien? Il n'est plus à moi, il est à vous. Ecoutez donc, monseigneur; vous êtes riche, et je ne le suis pas. Vous sentez à merveille que je n'irois pas faire envers vous le généreux aux dépens de ma famille. Je ne vous remets que ce qui vous appartient. Soyez tranquille : je ne vous l'offrirois pas, si je croyois pou-

voir le garder en conscience. Vraiment oui, il me siéroit bien de vous faire des cadeaux! vous vous moqueriez de moi. Il n'y a qu'un mot en tout ceci. Je ne puis vous payer ma dette en argent comptant; je vous paie avec tout ce que j'ai, sans préjudice de ce que je vous devrai encore; et je vous le paierai; oh! oui, je vous le paierai. Vous serez en ligne d'abord après les premières nécessités de la vie.

M. DE VERVILLE, *d'un air froid.*

A la bonne heure; mais il seroit affreux de te dépouiller entièrement. Choisis parmi tous ces effets ceux que tu aimes le mieux. Je me flatte que tu ne refuseras pas un petit présent d'amitié de ma part.

THIBAUT.

Quand vous me parlez ainsi, j'aurois mauvaise grace de ne pas profiter de vos bontés. (*Il s'approche de la table, et prend une bêche et un râteau.*) Tenez, voici ce que je retiens, les instrumens de

mon métier. Avec ces outils et du courage, on trouve toujours à se tirer d'embarras.

M. DE VERVILLE.

Quoi ! tu ne prends rien de plus ?

THIBAUT.

Non, monseigneur, c'en est assez. Que le ciel seulement me seconde, je ne désespère pas de nourrir avec honneur ma femme et mes enfans, et de ramasser encore peu à peu de quoi vous satisfaire.

M. DE VERVILLE.

Fort bien. A toi maintenant, Marguerite. Je ne veux pas faire de jaloux. Il faut que tu prennes quelque chose comme ton mari. Choisis ce que tu voudras.

MARGUERITE.

Moi aussi, monseigneur ? Vous avez trop de bonté.

M. DE VERVILLE.

Point de complimens. Allons, que choisis-tu ?

MARGUERITE.

Puisque vous voulez me donner quelque chose de votre bien (*Elle court*

vers le fond de la chambre, et soulevant le rideau), je vous demande en grace, accordez-moi le berceau de mon nourrisson.

M. DE VERVILLE, *avec surprise.*

Comment! est-ce qu'il étoit compris dans ce que tu me cèdes! Quoi! tu aurois privé ton enfant de son berceau?

MARGUERITE, *en se rapprochant.*

Ne l'auroit-il pas toujours retrouvé dans mes bras?

M. DE VERVILLE.

Et tu crois que je l'aurois accepté?

THIBAUT.

Je vous l'ai déjà dit, monseigneur, les enfans doivent payer pour leurs pères. Quand les uns souffrent, de quel droit les autres se refuseroient-ils à souffrir? Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour mes enfans; mais il n'est rien aussi que je n'en attende à mon tour. Mon sang est à eux, comme leur sang est à moi.

M. DE VERVILLE, *à part.*

Quel homme ! comme il est inébranlable dans ses principes ! (*Haut.*) Oh bien ! mes amis, ce que vous avez retenu, je vous l'abandonne. Me cédez-vous maintenant ce qui reste, vos meubles, vos habits, vos grains, et votre nouveau bétail? Me le transportez-vous en toute propriété ?

THIBAUT, *d'un ton ferme.*

Oui, monseigneur.

MARGUERITE.

Et sans aucun regret.

THIBAUT.

Ah ! plutôt avec une grande joie.

MARGUERITE, *tirant la bourse de sa poche, et l'offrant à M. de Verville.*

Recevez aussi tout l'argent que nous possédons. (*M. de Verville la prend, et la jette sur la table.*)

THIBAUT.

Vous ne comptez pas ? Il y a cent écus.

M. DE VERVILLE.

Je t'en crois bien sur ta parole. Ainsi vous me rendez maître absolu de tout, et vous consentez à ce que j'en fasse tel usage qu'il me plaira, sans que vous puissiez, en aucune manière, vous y opposer?

THIBAUT.

Puisque c'est à présent votre bien, nous n'y avons pas plus de droit qu'à votre ferme. Il seroit beau, vraiment, que nous nous donnassions les airs de vous contrarier.

M. DE VERVILLE.

Songe bien à quoi tu t'engages. Mon dessein n'est pas de te contraindre à cet arrangement; mais s'il est une fois terminé....

THIBAUT.

Oh! ne craignez pas de me voir revenir contre ma parole. Non, monseigneur, nous sommes déjà trop sensibles à votre grace, puisque vous daignez nous accorder du temps. Disposez de tout ceci comme vous le jugerez à propos. Nous

nous contenterons de prier le ciel que tout prospère entre vos mains.

M. DE VERVILLE.

Voilà qui est dit. En ce cas, je reconnois, à mon tour, que je n'ai plus rien à prétendre, étant pleinement satisfait, moyennant les effets que vous m'avez remis, de tout ce que vous pouviez me devoir.

THIBAUT, *avec vivacité.*

Mais non, monseigneur, vous auriez trop à perdre. Cela n'en vaut pas seulement la moitié. Comment donc, ces guenilles quinze cents écus?

M. DE VERVILLE.

Mais s'il me plaît à moi de les prendre sur ce taux, n'en suis-je pas le maître.

THIBAUT.

Je n'ai rien à vous dire. Cependant il seroit mieux de les faire estimer, pour savoir au juste....

M. DE VERVILLE.

Va, mon ami, elles ont à mes yeux une valeur que personne au monde ne sauroit apprécier : c'est le fruit du tra-

vail et de l'économie d'une honnête famille. Quand je songe aux sueurs qu'elles vous ont coûté, je leur trouve un prix bien capable de me satisfaire. Vous voilà quittes envers moi, mes enfans.

THIBAUT, *ôtant son chapaau, et baisant avec transport le pan de l'habit de M. de Verville.*

Quoi, monseigneur!.... (*Il se retourne, saute au cou de Marguerite et l'embrasse.*) Le ciel soit loué, ma femme, nous n'avons plus de dettes.

MARGUERITE.

Bonté divine! comment reconnoître tant de générosité!

THIBAUT, *lui serrant la main.*

Avec notre cœur, Marguerite; et nous sommes en fonds pour y répondre. (*Il s'avance vers M. de Verville.*) Si vous vouliez maintenant me dire où nous porterons tout ceci, et quand il vous plaira recevoir les clés de la ferme?

M. DE VERVILLE.

Je vais te l'apprendre, pour que tu te gardes de m'interrompre. (*Il leur prend la main à l'un et à l'autre, et leur dit avec un mouvement de joie :*) Mes amis, je suis riche, et mes parens m'ont instruit dès l'enfance à faire du bien aux honnêtes gens; mais jamais je n'en ai goûté si vivement la douceur qu'aujourd'hui. Mon brave Thibaut, (*Il lui serre la main.*) ta conduite m'a pénétré d'attachement et d'admiration. Tout ce que tu viens de me donner pour t'acquitter envers moi de ta dette, je te le donne à mon tour pour m'acquitter d'un devoir que m'imposent ton malheur et ta probité.

MARGUERITE, *levant les yeux au ciel.*

Quoi! je n'aurois plus à craindre la misère pour mes enfans! O notre digne et bon seigneur! (*Elle baise sa main avec vivacité.*)





Mon brave Thibaut ta conduite m'a pénétré d'attachement et d'admiration ....

Monnet inv. Dupréel sculp.

THIBAUT, *stupéfait.*

Je n'ose en croire ce que je viens d'entendre. Non, monseigneur, il n'est pas possible : et, quand ces paroles vous seroient échappées dans un premier mouvement de bonté, moi, j'aurois l'indignité de m'en prévaloir! Non, non, je ne le souffrirais pas....

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.*

Doucement, Thibaut. Tu viens de convenir tout-à-l'heure que j'étois maître absolu de ton bien, parfaitement libre d'en disposer à ma fantaisie, et maintenant tu voudrois me priver de mes droits?

THIBAUT, *se jetant à ses genoux, qu'il embrasse.*

Ah! monseigneur, vous m'avez attrapé; mais le moyen de m'en plaindre! Quoi! je recevrois du prince le pain qu'il me donneroit pour mes enfans, et je ne le recevrois pas de vous, qui êtes bien plus pour moi, vous, mon ange tutélaire! Oui, je me rendrai digne de vos

dons, en les recevant comme vous me les offrez, avec une ame pleine de sentiment et de joie. Mais donnez-moi donc aussi des paroles pour vous remercier. (*En versant un torrent de larmes.*) Je crains de ne pas vous paroître assez reconnoissant de vos graces.

M. DE VERVILLE, *en le relevant.*

Rassure-toi, Thibaut, je vois ce qui se passe au fond de ton cœur, peut-être encore mieux que toi-même, et j'en suis satisfait. Marguerite, appelle tes enfans. Je sais avec quelle tendresse ils vous aiment; je veux qu'ils voient aussi que je sais vous aimer.

MARGUERITE, *s'élançant vers la porte.*

Jeannette, Louison, venez, accourez de toutes vos jambes. M'entendez-vous?

JEANNETTE et LOUISON, *du dehors.*

Nous voici, nous voici, ma mère.

SCÈNE XIII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE.

TENEZ, mes chères filles, regardez bien. Tout ce que vous voyez là, vous savez que nous l'avions donné à monseigneur? Eh bien! monseigneur nous l'a rendu. Il ne veut ni de notre argent, ni de notre blé, ni de nos vaches. Il nous donne quittance pour rien de notre dette entière.

LOUISON, *allant chercher le chapeau, et le présentant à M. de Verville.*

Vous ne voulez donc pas de notre argent non plus?

M. DE VERVILLE.

Non, mes chères amies. L'ardeur que vous avez montrée à secourir vos parens

m'a appris combien vous méritez les uns et les autres qu'on vous soulage dans vos peines. Reprenez donc ce que vous m'avez donné pour eux; mais faites-en l'usage que vous avoit d'abord inspiré votre tendresse. Par exemple, Louison, puisque ton père a perdu son troupeau, ne serois-tu pas bien aise d'employer tes épargnes à lui en acheter un autre?

LOUISON, *d'un air triste.*

Hélas! il s'en faut que j'aie assez pour cela.

M. DE VERVILLE.

Mais si tu en avois assez, serois-tu bien contente de lui faire ce présent?

LOUISON.

Ah! monseigneur, comme je serois joyeuse!

M. DE VERVILLE.

Je suis curieux de voir la mine que tu aurois, ainsi que Jeannette. Thibaut, comme tu t'y connois un peu mieux que tes filles, je te charge d'aller demain pour elles au marché, et de leur acheter

à chacune six jeunes vaches, les plus belles que tu pourras découvrir. Tu en trouveras l'argent tout prêt chez moi. C'est un petit cadeau que je fais à tes enfans, pour qu'ils aient le plaisir de te le faire à leur tour.

MARGUERITE.

Eh! monseigneur, ne vous lasserez-vous point de nous accabler de vos bienfaits? Remerciez-le donc avec moi, mes enfans. (*Marguerite, Jeannette et Louison tombent aux genoux de M. de Verville, les embrassent, et baisent ses mains, en pleurant de joie, tandis que Thibaut, immobile et muet, le considère dans une profonde surprise.*)

M. DE VERVILLE, *détournant la tête pour cacher ses larmes.*

Relève-toi donc, Marguerite; relevez-vous, mes chères amies.

THIBAUT.

Monseigneur, je savois bien que vous étiez un homme, un digne homme; mais je ne vous connoissois pas encore, et je

ne sais plus comment vous traiter. (*A Marguerite.*) O ma bonne femme! si nous pouvions rassembler dans un mot, en un seul mot, tout ce que nous dit notre cœur! (*Se tournant avec vivacité vers M. de Verville.*) Monseigneur, je prierai jour et nuit le ciel, non pas pour vous, car une de vos actions vaut mille de mes prières, mais pour qu'il paroisse de temps en temps sur la terre des hommes tels que vous l'êtes, afin d'empêcher les malheureux de se désespérer. (*Il va prendre Jeannette et Louison, et les mène devant une fenêtre.*) Mes enfans, voyez-vous cette colline, du haut de laquelle on apperçoit la ville où demeure notre bienfaiteur? Nous y montons tous les dimanches en allant à l'église. Eh bien! nous n'y monterons plus sans chercher des yeux le quartier qu'il habite, sans y envoyer sur lui nos bénédictions, sans prier le ciel pour lui, pour sa femme, pour tout ce qui le touche, avant d'aller prier pour nous-mêmes. Vous en souviendrez-vous?

JEANNETTE.

Ah! mon père, si jamais je l'oublie!....

LOUISON.

Nous commencerons en partant de la maison.

THIBAUT.

Oui, monseigneur, chaque jour, chaque minute, aux champs, dans notre cabane, par-tout où nous serons, nous vous donnerons nos premières pensées. Nous ne sentirons pas un seul instant la vie, sans songer que c'est par vous que nous en jouissons, sans être prêts à l'offrir à Dieu, pour la moindre de vos prospérités. Vous pourrez, quand il vous plaira, nous demander notre sang; il est à vous. Ah! que ne puis-je en ce moment verser tout le mien dans vos veines, pour vous donner une double vie!

M. DE VERVILLE.

Sois heureux, Thibaut, fais le bonheur de ta femme, élève toujours tes enfans à penser comme toi. Je viendrai quelquefois jouir de ce spectacle, et je suis sûr

de m'en porter mieux. Mais voici nos affaires terminées ; sais-tu bien que je vais te demander à dîner ?

THIBAUT, *lui tendant joyeusement la main.*

Ah ! tant mieux, tant mieux ; nouvelle fête !

MARGUERITE, *d'un air plein d'embarras et de confusion.*

Mais, mon cher homme, que présenterons-nous à monseigneur ?

THIBAUT, *d'un air libre.*

Le peu que nous avons, ma femme. Je le connois. Un morceau de pain sec lui fera plus de plaisir que s'il avoit trouvé chez nous un grand rôti sans l'attendre.

MARGUERITE.

Mais, cependant....

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.*

Ne sois pas inquiète, Marguerite. (*En lui montrant la corbeille que Champagne et Picard ont apportée.*) Tu trouveras

ras là-dedans de quoi nous régaler. Mais allons tous ensemble faire un tour de jardin. Nous avons besoin, les uns autant que les autres, de prendre un peu l'air pour nous remettre. (*Il sort, en prenant Jeannette et Louison par la main. Thibaut et Marguerite le suivent en levant les yeux au ciel et baisant les pans de son habit.*)

(*Le rideau se baisse.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le rideau se lève. On voit au milieu de la chambre une grande table fort proprement dressée, avec une nappe blanche et quelques couverts; à côté, sur le derrière de la scène, est la corbeille que les gens de M. de Verville ont apportée. Marguerite vient de l'ouvrir.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

MARGUERITE, *tirant de la corbeille une grosse pièce de viande froide, et la portant sur la table, tandis que les enfans debout, dans une contenance joyeuse, autour de la corbeille, la parcourent d'un œil avide, en passant la langue sur les lèvres.*

VOILA ce qui s'appelle un morceau de prince! On voit bien que monseigneur n'y a rien épargné.

LOUISON, *à Jeannette.*

Tiens donc, ma sœur, regarde. C'est comme une galette bossue. Cela sera bon, je crois.

JEANNETTE, *à Marguerite, tandis qu'elle porte le pâté sur la table.*

Sais-tu ce qu'il y a dedans, ma mère?

MARGUERITE.

Non, ma fille. Les gens de la ville ont tant de choses que l'on ne connoît pas à la campagne!

LOUISON.

Ce doit être un brave homme, ce monseigneur, de nous rendre tout notre bien, de nous donner des vaches, et de nous apporter encore des friandises! Jeannette, il faudra faire couver nos œufs, et lui porter les poulets.

JEANNETTE.

Ah! qu'il me tarde! Je voudrois qu'ils fussent déjà gros et gras. Je ne sais ce que je ferois pour lui, tant je l'aime!

LOUISON.

Je vais lui cueillir un joli bouquet de mes plus belles fleurs.

MARGUERITE.

C'est bien. Et toi, Jeannette, il faut t'occuper un peu du ménage. Va couper proprement du pain, et tu me l'apporteras. Je veux que monseigneur voie que tu t'entends un peu à conduire une maison.

JEANNETTE.

Oui, ma mère. (*Elle sort avec Louison.*)

SCENE II.

MARGUERITE *ferme la corbeille, la pousse dans un coin, et revient vers la table.*

VOYONS, rien ne manque, je crois. Les serviettes, les couverts. — Avançons à présent des siéges. (*Elle met des chaises autour de la table.*) Voilà qui est tout prêt. Monseigneur peut à présent venir quand il lui plaira.

SCENE III.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *jetant un regard étonné sur la table, et frappant dans ses deux mains.*

COMMENT donc, monseigneur! y pensez-vous? Est-ce que vous nous prenez pour des rois? Une pièce de viande superbe, et encore (*En montrant le pâté.*) de si belles choses! Je ne sais pas ce que c'est; mais cela me paroît bien appétissant.

M. DE VERVILLE.

C'est un pâté que madame de Verville vous envoie.

MARGUERITE.

Est-il possible qu'elle ait songé à nous?

THIBAUT.

Oh! oui, je le crois. Elle m'a si bien traité ce matin! Je parierois qu'après ma femme, c'est la meilleure qu'il y ait au monde. Allons, Marguerite, vienne le mois de janvier, et nous prendrons notre revanche. Vous la voyez, monseigneur? Je vous défie de trouver sa pareille pour s'escrimer sur un rouet. (*En lui frappant sur l'épaule.*) Je veux que cet hiver, dans nos veillées, elle file pour vous et pour madame une si belle pièce de toile, que vous n'aurez jamais eu de si beau linge dans toute votre vie, je vous en réponds.

MARGUERITE.

Oh, quel plaisir! Je n'y perdrai pas un moment.

M. DE VERVILLE.

Je vous remercie, mes amis; mais cela n'est pas nécessaire. Marguerite a bien assez de ses enfans pour s'occuper; et ce seroit. . . . .

THIBAUT, *l'interrompant.*

N'en parlons plus. Nous vous avons

tantôt laissé faire à votre fantaisie, il faut bien qu'une fois vous nous laissiez faire à la notre. Voudriez-vous nous empêcher d'être reconnoissans ? ce seroit nous ravir toute la joie de notre vie, et vous êtes trop bon pour cela. Allons, à table. (*Il prend un siége et s'assied.*) Voilà votre place, monseigneur. Viens t'asseoir aussi, Marguerite.

M. DE VERVILLE, *en s'asséyant.*

Est-ce que tu n'attends pas tes enfans ? Il faut qu'ils prennent place avec nous. Je veux avoir la satisfaction de manger avec la plus brave famille que je connoisse.

THIBAUT.

Nous ne serons pas en reste, monseigneur, et nous pourrons aussi dire que nous avons eu à notre table l'homme de la terre le plus compatissant et le plus généreux ; ce qui vaut mieux encore que de manger avec des rois qui ne le seroient pas. (*A Marguerite.*) Est-ce que Valentin n'est pas encore revenu des champs ?

MARGUERITE.

Non, mon ami ; ni George non plus.

THIBAUT.

Et nos filles, à quoi s'amusent-elles? au lieu de venir.

MARGUERITE.

Tu vas voir que ce n'est pas à baguenauder. Tiens, voici d'abord Jeannette.

SCENE IV.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE.

(*Jeannette porte un plateau de bois, couvert de morceau de pain en tas.*)

THIBAUT.

Ah, du pain! C'est bon. Viens ici, mon enfant. (*Il prend avec les doigts deux morceaux de pain, et en jette un à M. de Verville, un autre à Marguerite.*) Prenez, monseigneur. Quoique ce ne soit que du pain de fermier, il a bon goût

pourtant. Vous en avez de plus légers à la ville ; mais celui-ci vaut mieux pour nous fortifier dans nos travaux. Par bonheur, il est encore tout frais. Mais quoi, Marguerite ! tu as oublié quelque chose d'essentiel. (*Il sourit en lui pressant la main.*) Ce n'est pas ta faute, ma chère femme. Dans un jour comme celui-ci, la joie nous saisit tellement le cœur, qu'on ne s'avise pas de songer à tout.

MARGUERITE, *parcourant des yeux la table.*

Quelque chose d'oublié. Qu'est-ce donc ?

THIBAUT.

Du vin, notre ménagère. Est-ce que nous ferions faire un repas sec à monseigneur ? cela seroit joli.

MARGUERITE.

Où avois-je donc la tête ? Je l'ai mis au frais.

JEANNETTE.

Je vais le chercher, moi. (*Elle sort.*)

THIBAUT.

Cours vîte. Monseigneur, il gratte un peu le gosier; mais il est franc.

MARGUERITE.

Que veux-tu dire? Est-ce que monseigneur n'en a pas apporté?

M. DE VERVILLE.

Oui, mon ami. Je t'avoue que je le crois un peu meilleur que le tien.

THIBAUT.

Vous avez aussi porté du vin? Comment, monseigneur, n'étoit-ce pas déjà assez? Cela passe par-dessus la mesure. Porter encore du vin pour nous!

M. DE VERVILLE.

Oh! ce n'est pas pour vous seulement. Je prétends bien en boire ma part. Ce jour est pour nous tous un jour de plaisir, et le bon vin s'accorde à merveille avec la joie.

THIBAUT.

Il est vrai, j'en avois toujours autrefois d'excellent en réserve, du vivant de mon père. Lorsqu'il m'arrivoit de faire

quelques bonnes affaires à la ville, ma première pensée étoit d'aller acheter une demi-douzaine de bouteilles du meilleur qui pût se trouver. Le prix ne me faisoit rien. Je me gardois bien de le boire, je le donnois à ma femme pour les jours où mon père venoit nous rendre visite ; et alors je le régalois comme il faut. T'en souviens-tu, Marguerite, comme le bon vieillard étoit joyeux ? Mes enfans, nous disoit-il, ce vin me fortifie et me réjouit ; mais votre amour qui vous fait ôter les choses de la bouche pour moi me fortifie et me réjouit bien davantage. Il en étoit quelquefois si touché, que les larmes lui couloient des joues dans son verre. Je ne puis vous dire combien le vin me paroissoit bon, lorsque mon père le buvoit à mon côté. (*Jeannette rentre, portant deux bouteilles.*)

M. DE VERVILLE.

J'espère que tu ne trouveras pas celui-ci mauvais non plus.

THIBAUT.

Ah! monseigneur, il suffiroit de votre bonté qui nous le donne, pour nous le faire trouvèr excellent.

SCÈNE V.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON.

LOUISON, *portant un bouquet énorme de roses, de chèvrefeuille et de jasmin, s'avance vers M. de Verville, lui fait une révérence, et lui dit :*

MONSEIGNEUR voudroit-il me permettre de le mettre à sa boutonnière?

M DE VERVILLE.

Grand merci, ma chère Louison : (*Il l'embrasse.*) mais il est aussi gros que toi. Je parie que tu n'en auras pas laissé pour

pour tes parens. Allons, je vais partager. Je n'ai rien à moi seul aujourd'hui. Tiens Marguerite, tiens Thibaut, tiens Jeannette, tiens Louison. (*Il leur distribue des fleurs.*)

THIBAUT.

Ce sera donc comme un jour de noces: chacun son bouquet.

JEANNETTE.

On prendroit monseigneur pour la mariée. Il donne le repas et les fleurs.

THIBAUT.

Fort bien, voilà ma Jeannette en pointe de gaîté.

M. DE VERVILLE.

Cette petite saillie lui vaudra un trousseau pour le jour de son mariage.

THIBAUT.

Oui-dà, monseigneur, il n'y auroit qu'à vous laisser faire, et rester les bras croisés. Son trousseau, il faut qu'elle le gagne elle-même.

LOUISON.

Mon père et si j'ai plutôt gagné le mien?

THIBAUT.

Voyez-moi cette petite fille ! il vous sied bien d'avoir de ces choses en tête. Allons, allons, il ne faut songer qu'à dîner. De la joie, de la joie !

M. DE VERVILLE.

Je veux attendre que tes garçons soient de retour. Je ne dînerai point que je n'aie tout mon troupeau rassemblé autour de moi.

MARGUERITE.

Quel dommage, monseigneur, que vous n'ayez pas d'enfans ! Vous paroissez tant les aimer !

M. DE VERVILLE.

Ah ! Marguerite, quelle plaie tu rouvres dans mon cœur ! le ciel m'avoit donné un fils...

MARGUERITE.

Un fils unique ? et il est mort ? c'est bien cruel.

M. DE VERVILLE.

S'il est mort, je l'ignore ; mais il n'en est pas moins perdu pour moi.

THIBAUT.

C'est qu'il est peut-être dans une terre étrangère, et que vous ne recevez pas de ses nouvelles. (*Voyant des larmes prêtes à couler des yeux de M. Verville, il prend sa main et la serre.*) Ne vous affligez pas, mon bon seigneur, je vous en prie. S'il vit encore, vous le reverrez sûrement. Quoi! vous soulageriez les peines des malheureux, et vous seriez malheureux vous-même! Non, non, le ciel est trop juste. Voyez comme il me traite pour n'avoir fait que mon devoir; et vous qui allez si loin par-delà, il vous abandonneroit! Cela n'est pas possible. Allons, égayez-vous un peu. Gardons-nous de rien perdre de ce grand jour de plaisir.

M. DE VERVILLE, *essuyant ses yeux.*

Oui, mon cher Thibaut, je me reprocherois d'empoisonner ta joie.

THIBAUT.

Vous me le devez : ce seroit gâter votre ouvrage. Mais pourquoi mes fils

sont-ils si lents à rentrer aujourd'hui? (*Il se lève de table, et va regarder par la fenêtre.*) Je vais voir s'ils viennent. Bon, je vois George qui s'avance. (*Il lui fait signe de la main de se hâter.*)

MARGUERITE.

Quoi! George tout seul? Est-ce qu'il n'amène pas Valentin? Il doit savoir que c'est l'heure du dîner. Mille pardons, monseigneur, de vous faire attendre.

M. DE VERVILLE.

Nous aurons le temps, Marguerite; je ne m'ennuie pas dans une si douce compagnie. Une heure plus tôt, une heure plus tard, cela ne me dérange point. Les jours sont longs; et, pourvu que j'arrive à la ville avant la nuit, ma femme ne sera pas inquiète.

MARGUERITE.

Voici George, toujours.

SCENE VI.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON, GEORGE.

(*George ôte son chapeau, et s'incline, en voyant M. de Verville.*)

THIBAUT, *courant le prendre par la main.*

VIENS, mon fils; regarde ce digne homme. Après le ciel et tes parens, c'est à lui que tu dois avoir pour la vie les plus grandes obligations. Considère-le bien. C'est notre bon seigneur, à qui nous devions donner tout ce que nous possédons sur la terre, et qui nous l'a rendu.

MARGUERITE.

Et qui donne de plus à tes sœurs un joli troupeau. Aussi long-temps que tu

vivras, mon fils, il faut que tu le bénisses chaque jour dans ton cœur. Nous t'en donnerons l'exemple pendant notre vie; tu le suivras après notre mort, n'est-ce pas? Me le promets-tu?

GEORGE.

Comment pourrois-je y manquer, puisqu'il a tant de bontés pour nous? Mais mon père disoit hier que nous allions quitter la ferme: est-ce que nous y restons?

THIBAUT.

Oui, mon enfant, toujours, toujours. J'espère bien y voir naître mes arrière-petits-fils.

GEORGE, *dans un transport de joie, courant vers Marguerite.*

O ma mère! c'est pour vous que j'en suis le plus joyeux. Je puis maintenant vous le dire. Toute cette nuit vous m'avez fait pleurer de chagrin.

M. DE VERVILLE.

Et pourquoi donc, mon ami?

GEORGE, *prenant M. de Verville par la main, et le conduisant vers la fenêtre.*

Venez, monseigneur, je vais vous l'apprendre. Voyez-vous là-bas, près de la haie, ce vieux pommier presque sans feuilles? Ma mère, disoit ce printemps, qu'elle étoit bien chagrine de ce que la gelée l'avoit si fort maltraité, parce qu'elle n'avoit mangé de si bonnes pommes de sa vie, et que l'arbre étoit en danger de périr. Le lendemain, avant qu'elle se fût levée, j'allai avec mon frère choisir sur ce pommier les bourgeons les plus vigoureux pour les enter sur d'autres arbres qui sont dans le verger, afin que celui-ci venant à se perdre, ma mère eût toujours de ses bonnes pommes. Si nous avions quitté la ferme, c'étoit bien triste; un autre y seroit venu, qui, avec le temps, auroit mangé le fruit de nos entes.

M. DE VERVILLE.

Rien n'étoit plus facile que de les en-

lever en partant. Personne n'auroit profité de ton travail.

GEORGE.

Pourquoi l'aurois-je fait ? je n'y trouvois aucun profit. Et quand j'y en aurai trouvé, je sais trop bien qu'on ne doit pas chercher à faire son avantage au préjudice de ses semblables. Au contraire, j'aurois desiré qu'ils eussent cueilli de bon fruit sur nos arbres.

M. DE VERVILLE.

Mais tu disois tout-à-l'heure que c'étoit bien triste qu'un autre eût mangé le fruit de vos entes ?

GEORGE.

Sûrement, c'étoit triste pour moi que ma mère en fût privée ; car, quoique je souhaite de bonnes pommes aux autres, je les souhaite bien plus à ma mère.

M. DE VERVILLE, *lui serrant la main.*

Tu es un brave garçon. (*Voyant que Marguerite meurt d'envie d'embrasser son fils, mais qu'elle se contient par*

respect.) Tiens, Marguerite, je te le livre. (*Pendant qu'elle l'embrasse.*) Mon cher Thibaut, je suis de plus en plus émerveillé de tes enfans. C'est entre vous un combat à qui s'aimera davantage.

THIBAUT.

Eh! monseigneur, il n'est dans les familles que de vivre de bonne amitié. Quand je possédois mon père et ma mère, je rêvois aussi le jour et la nuit comment je pourrois leur faire le plus de plaisir. Je les aurois portés sur mes bras pendant leur vieillesse. J'en suis richement payé. Je vois par expérience que tout ce que vous faites pour vos parens, vos enfans le font pour vous.

MARGUERITE, *à George.*

Mais, où est donc Valentin? d'où vient qu'il n'est pas avec toi?

GEORGE.

Il ne viendra pas dîner.

THIBAUT.

Et pourquoi donc?

GEORGE.

C'est qu'il s'est mis dans la tête de finir son défrichement avant la nuit. Je l'ai pressé de me suivre, en lui promettant de l'aider de toutes mes forces cet après-midi. Il n'a pas voulu m'entendre. J'ai du pain de reste, m'a-t-il dit en me montrant la moitié de son déjeûner. Je ferai mon dîner avec cela.

THIBAUT, *avec émotion.*

Le brave enfant! parce que je ne suis pas allé aux champs ce matin, il se charge de ma besogne. Il nous a vu la tête prête à se courber sous la misère, et il veut nous la redresser par son économie et par son travail. George, va le retrouver, je t'en prie. Dis-lui que nous lui commandons de venir, et que nous ne mangerons pas qu'il ne soit à table. (*En se tournant vers M. de Verville.*) Ah! monseigneur, si vous le connoissiez, vous l'aimeriez comme nous de tout votre cœur.

JEANNETTE.

Mon père, veux-tu que j'aille le chercher avec ma sœur et George?

LOUISON.

Je me charge de le faire bientôt venir, moi.

THIBAUT.

A la bonne heure; mais ne vous amusez pas en chemin.

LOUISON.

Va, ne crains rien; nous reviendrons en courant.

SCENE VII.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE.

M. DE VERVILLE.

Je ne puis te peindre, Thibaut, toutes les émotions que j'éprouve en ce jour. Je vois que les enfans sont la plus douce faveur du ciel.

THIBAUT.

Lorsqu'ils sont comme les nôtres, c'est alors une bénédiction; et les parens possèdent en eux une richesse qu'on peut apprécier. O monseigneur! vous ne sauriez croire combien les peines de la vie deviennent plus légères, lorsque nos enfans nous aident à les supporter. (*En frappant sur l'épaule à M. de Verville.*) Prenez seulement bon courage. En quelque lieu que soit votre fils, je crois fermement qu'il rendra vos vieux jours les plus joyeux de votre vie.

M. DE VERVILLE.

Ah! s'il vivoit encore, s'il étoit d'un aussi excellent naturel que les tiens! Mais de quelle vaine espérance vais-je me flatter? Non, je n'ai plus de fils pour me soutenir un jour dans mon dernier âge. Heureux Thibaut! tu peux vieillir, tu goûteras la douceur de te voir revivre dans les cinq enfans auxquels tu as donné le jour.

THIBAUT.

Cinq, dites-vous, monseigneur? Non, s'il

s'il vous plait, quatre seulement (*il compte sur ses doigts*); ce petit marmot qui repose là derrière le rideau, Louison, George, et Jeannette : voilà tous ceux qui sont à moi.

M. DE VERVILLE.

Et celui qui est aux champs ?

THIBAUT.

Il n'est pas notre fils, quoique je l'aime autant que s'il l'étoit, et que j'aie fait pour lui tout ce qu'on peut faire pour les siens. Il en est bien digne aussi, ce brave garçon ! il nous chérit comme s'il nous devoit la naissance, et il travaille pour le ménage comme s'il étoit l'aîné de ma petite famille.

M. DE VERVILLE.

Et quelle est donc la sienne ?

THIBAUT.

Nous le savons aussi peu que lui : nous l'avons sauvé de la mort dans son berceau. Ma femme l'a nourri de son lait, et il a toujours vécu avec nous. Au reste, il ne doit pas être d'une nais-

sance commune. Il avoit à son cou un hochet garni d'or et de pierreries, et son linge étoit de la plus grande beauté.

M. DE VERVILLE.

Vous l'avez sauvé de la mort, vous ignorez sa famille, et il n'est pas d'une naissance commune! Ah! mon cher Thibaut, hâte-toi de m'apprendre comment il est tombé entre vos mains.

MARGUERITE.

C'est une bien cruelle histoire.

THIBAUT.

Nous demeurions alors en Normandie. Je faisois valoir une petite ferme sur le bord d'une rivière. La situation étoit fort bonne; et la terre rendoit bien, quoiqu'il n'y eût pas grand merci à dire à ceux qui l'avoient tenue avant nous.

M. DE VERVILLE.

Passe, je t'en conjure, sur toutes ces circonstances, et raconte-moi seulement ce qui regarde Valentin. Il n'est que cela dont je sois curieux,

THIBAUT.

Eh bien! monseigneur, pour en venir là tout de suite, vous saurez qu'une nuit nous fûmes réveillés par les eaux qui étoient entrées de tous côtés dans notre maison. Nous eûmes à peine le temps de monter sur le toit pour y attendre du secours. Le matin on vint nous chercher dans un bateau. Tout le pays étoit inondé. On voyoit la rivière couverte de débris de maisons et de meubles, emportés par la violence du courant. J'étois occupé à consoler ma femme qui se lamentoit de la perte de notre cabane, et plus encore de celle de son fils, que les ondes avoient étouffé avant notre réveil. Tout-à-coup j'apperçois un berceau balotté par les vagues qui l'entraînoient, et qui menaçoient à chaque instant de l'engloutir. Je ne pus tenir à cette vue. Je quittai mes habits; et, sans regarder au péril, je me jetai dans la rivière en nageant de toutes mes forces vers le berceau. Je fus plusieurs fois

repoussé, j'étois épuisé de fatigues; mais les cris de l'enfant que j'entendois en m'approchant de lui me donnoient du courage et de la vigueur. Enfin, après bien des dangers, je parvins à l'atteindre, et je le conduisis assez loin de là sur le bord. Ma femme m'avoit suivi en se traînant plus morte que vive le long du rivage. Je lui présentai la petite créature qui ne cessa de crier que lorsqu'elle se fut attachée à son sein. La pauvre Marguerite crut retrouver dans cet enfant celui qu'elle venoit de perdre. Nous fîmes alors toutes les recherches possibles pour découvrir les parens, mais sans pouvoir y parvenir. Nous n'en avons pas été plus affligés : nous avons continué de le regarder comme notre fils. Je lui ai raconté cent fois son aventure : il n'y a que mes autres enfans à qui je l'aie cachée, pour leur laisser le plaisir de le croire leur frère, et qu'il n'y eût point de jalousie dans la maison. Je l'ai fait instruire comme les autres. Il laboure aussi bien que moi-même, il parle comme un beau livre,

et il sait lire et écrire peut-être mieux que notre magister.

M. DE VERVILLE.

Et combien y a-t-il de cet événement?

THIBAUT.

A-peu-près quinze ans et quelques mois, autant qu'il m'en souvienne. Attendez donc, je puis vous le dire à la minute, car j'en fis dresser dans le temps un écrit par le juge du lieu, signé du curé, et attesté par tous les paysans témoins de l'aventure. En quittant le pays, je n'ai pas oublié de l'emporter avec moi : va le chercher, Marguerite.

MARGUERITE.

Il est ici dans cette cassette avec les hardes et le hochet que Valentin avoit alors. Nous les avons soigneusement conservés ; et nous les avons mis à part ce matin, parce que si vous aviez fait vendre nos effets, il n'étoit pas juste que ceux de ce pauvre garçon y fussent confondus.

M. DE VERVILLE, *se levant.*

Ah! Marguerite, ne me fais pas languir, je brûle de les voir.

THIBAUT.

Aveins-les donc, ma femme.

MARGUERITE *courant chercher le paquet dans la cassette, le donne à Thibaut.*

Tiens, mon ami.

THIBAUT, *en l'ouvrant.*

Voyez-vous, monseigneur?

M. DE VERVILLE *examine le hochet, puis la marque du linge; et, après avoir lu l'écrit, il s'écrie :*

C'est lui! c'est lui! O grand Dieu! tu me rends donc mon fils?

THIBAUT, *dans une profonde surprise.*

Que dites-vous? notre Valentin votre fils? O mon cher et bon seigneur! je sens tout votre corps qui frémit. (*Il lui prend la main, et le soutient.*) Ma femme, vîte un siége, il va tomber à la renverse.

MARGUERITE, *courant de tous côtés.*

Je ne sais ce que je fais. Je suis toute hors de moi : et notre pauvre garçon, qu'il va être étonné? (*Elle apporte enfin un siége. Thibaut fait asseoir M. de Verville, et lui tient toujours la main.*)

M. DE VERVILLE.

O jour de bénédiction! retrouver mon fils! Quelle sera la joie de ma femme! C'est d'aujourd'hui que nous allons commencer à vivre. Mon cher Thibaut, mène-moi de grace vers lui. Il faut que je le voie, que je le presse contre mon cœur.

THIBAUT.

Non, non, monseigneur, s'il vous plaît : mon cher Valentin en mourroit de saisissement. Il va revenir tout-à-l'heure. Passez dans cette chambre jusqu'à ce que je l'aie prévenu. Il sera un peu mieux préparé, et vous un peu plus calme.

MARGUERITE, *regardant par la fenêtre.*

Le voici qui revient avec sa bêche sur l'épaule. Voyez-le marcher.

M. DE VERVILLE, *courant vers la fenêtre.*

Il vient! il vient! comme le cœur me bat! je veux courir à lui.

THIBAUT, *l'arrêtant.*

Non, monseigneur, cela ne seroit bon pour l'un ni pour l'autre; et cette fois-ci vous en passerez à ma fantaisie. (*Il entraîne dans la pièce voisine M. de Verville qui le suit à regret, en tenant toujours ses yeux tournés vers la fenêtre.*)

SCENE VIII.

MARGUERITE, *seule.*

Je serai peut-être bien à plaindre de cette aventure. Voilà que Valentin devient tout-à-coup un grand seigneur. Qui sait s'il nous aimera davantage, s'il ne

rougira pas de nous regarder? (*En laissant tomber quelques larmes.*) Oh! si cela m'arrivoit; je ne m'en consolerois de ma vie. Je l'ai élevé avec trop de soin! je l'aime avec trop de tendresse! c'est comme s'il étoit un de mes propres enfans.

SCENE IX.

THIBAUT, MARGUERITE.

THIBAUT, *à M. de Verville, qu'il laisse dans l'autre pièce.*

RESTEZ, restez. Je viendrai vous avertir quand il faudra. (*Voyant Marguerite baignée de larmes.*) Eh bien! ma chère femme, qu'as-tu donc à pleurer?

MARGUERITE.

Ah! mon ami, c'est de plaisir et de tristesse tout ensemble que je pleure.

THIBAUT.

Comment as-tu donc l'habileté d'arranger cela ?

MARGUERITE.

Je suis joyeuse de ce que Valentin retrouve ses parens et de ce que ses parens le retrouvent. Mais nous allons le perdre nous autres : voilà ce qui m'afflige. Et s'il alloit nous oublier !

THIBAUT.

Quelle vilaine pensée t'est venue dans l'esprit ! Nous oublier, ma femme ! aussi peu que nous pourrons l'oublier nous-mêmes. Tu ne le connois pas encore assez bien, à ce que je vois.

SCENE X.

THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

VALENTIN, *avec vivacité.*

O MON père! ô ma mère! que je suis transporté de joie! (*Il pose sa bêche, court à eux, et les embrasse.*) Jeannette et Louison viennent de me raconter ce que monseigneur a fait pour nous. Où est ce bon seigneur! que je lui baise les mains, que je le remercie de tant de bontés!

SCENE XI.

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

M. DE VERVILLE, *ouvrant impétueusement la porte, et courant se jeter au cou de Valentin.*

Me voici, mon fils, me voici! Oui, tu es à moi, tu es mon sang, mon amour et ma vie.

THIBAUT.

Ne sois pas effrayé, Valentin, c'est la vérité. Monseigneur est ton père. (*Valentin, dans une profonde surprise, regarde tour-à-tour d'un œil étonné M. de Verville, Thibaut, et Marguerite. Il voudroit parler, et sa langue reste muette.*)

MARGUERITE.

MARGUERITE.

Oui, mon cher enfant, tout vient de se découvrir. Il y a quinze ans que monseigneur pleure ta perte. C'est à nous de la pleurer aujourd'hui.

VALENTIN, *d'une voix étouffée.*

Moi, votre fils! Vous, mon père! (*Il se dégage de tous les bras qui l'entourent, se précipite aux genoux de M. de Verville, les embrasse, et couvre ses mains de baisers. M. de Verville jette ses bras autour du cou de son fils, et laisse tomber sa tête sur la sienne. Ils demeurent un moment dans cette attitude, muets et baignés de pleurs.*)

M. DE VERVILLE, *relevant un peu sa tête.*

Dieu tout-puissant! quelles graces puis-je te rendre pour ta bonté!

VALENTIN.

J'avois demandé mille fois au ciel de me faire connoître ceux à qui je suis redevable de la vie; et c'est de vous que je l'ai reçue, vous qui venez de la rendre, par vos bienfaits, à ceux qui me l'ont

conservée. Que de raisons pour vous chérir, et pour chercher à mériter votre tendresse par mon obéissance et par mon amour !

M. DE VERVILLE.

Mon cœur me fait déjà sentir combien tu en es digne. Oui, mon fils, mon unique fils, ce cœur a toujours été plein de toi. Mais ta mère, quels vont être ses transports en te voyant !

VALENTIN.

Ah ! je vous en conjure, conduisez-moi vers elle. Qu'il me tarde d'être à ses genoux, et de la serrer dans mes bras !

M. DE VERVILLE.

Viens, mon ami, je me reproche tous les instans que je fais perdre à son bonheur. Courons, volons.

THIBAUT, *les arrêtant, et les prenant l'un et l'autre par la main.*

Y pensez-vous ? Porter la mort, à force de joie, dans le cœur de cette bonne dame ! Non, non, il n'en sera pas ainsi. Il faut commencer par boire

un verre de vin pour nous fortifier le corps et l'esprit, autrement nous ferions tout de travers. Je me charge ensuite d'aller à la ville pour amener les choses de loin à madame, et la préparer à voir son enfant. Ah! mon cher Valentin, que tu seras bien aise de la connoître!

VALENTIN.

Je vais donc la voir aujourd'hui, après avoir craint si long-temps de ne la voir jamais! Je ne puis dire la tendresse que je sens d'avance pour elle.

MARGUERITE.

Et moi, Valentin, m'aimeras-tu toujours?

VALENTIN.

Ah! si je t'aimerai! Je t'appellerai toujours aussi ma mère comme elle. Si elle m'a donné la vie, n'est-ce pas toi qui l'as soutenue de ton lait, après que mon second père me l'eût sauvée? Que serois-je devenue sans vous deux? Vous m'avez fait plus de bien qu'il ne sera jamais en mon pouvoir de le reconnoître.

M. DE VERVILLE.

Que dis-tu, mon fils? Ah! quand il devroit m'en coûter la moitié de ma fortune, je veux que ces braves gens.....

THIBAUT, *l'interrompant avec vivacité.*

Et moi, je ne veux pas que vous disiez un mot de plus là-dessus. Votre amitié, celles de madame et de Valentin seront notre plus grande récompense. Je vous défie, avec toute votre richesse, de nous en donner une qui vaille pour nous celle-là. Mais, qu'attendons-nous pour nous mettre à table? Venez, monseigneur. Valentin, ici, à côté de ton père. Oui, je te comprends, va, Marguerite sera près de toi. La bonne créature, elle t'aime si tendrement! (*Voyant que Marguerite s'essuie les yeux avec son tablier.*) Allons, ma femme, point de folie; pourquoi ces larmes? Nous ne sommes point perdus les uns pour les autres. S'il étoit devenu un vaurien, c'est alors que nous l'aurions perdu, et qu'il auroit fallu le pleurer.

VALENTIN, *regardant d'un air attendri de M. Verville.*

Vous le voyez, mon père, si je dois les chérir? (*Il prend la main de Marguerite, qui ne peut retenir plus long-temps ses pleurs, et se cache le visage, pendant que Valentin lui fait mille caresses.*)

THIBAUT.

Eh bien! finirez-vous? Ils sont aussi fous l'un que l'autre. Or çà, Marguerite, pour te distraire un peu, fais placer tes enfans, et porte-nous des verres. (*Pendant que Marguerite s'occupe de ces soins, il se tourne vers M. de Verville, et lui dit:*) Quand je vous disois tout-à-l'heure, monseigneur, que la vertu ne restoit jamais sans récompense! Vous le voyez pourtant. A peine venez-vous de faire une bonne action, que vous en voilà tout de suite payé. Vous nous donnez des biens qui n'étoient plus à nous, et nous vous donnons un fils que vous croyiez perdu. (*Il se lève; et s'adressant à George, à Jeannette, et à Louison,*

qui, pendant toute la scène, ont gardé le silence, en tenant les yeux constamment fixés, tantôt sur M. de Verville, tantôt sur Valentin.) Et vous, mes enfans, apprenez à ne jamais désespérer du ciel ni de vous-mêmes. Lorsqu'une inondation m'emporta, il y a quinze ans, ma cabane, la providence me donnoit au même instant de quoi m'acquitter un jour envers le bienfaiteur qu'elle devoit m'envoyer. Aujourd'hui, que la sécheresse sembloit m'avoir ruiné sans ressource, elle rétablit au contraire ma petite fortune. Dieu se sert de tout pour récompenser ceux qui font leur devoir. C'est à deux fléaux des plus terribles que nous devons notre bonheur. Que cette leçon vous serve pour toute la vie! Lorsqu'un homme fait le bien, croyez-moi, que les malheurs le poursuivent, qu'il tonne sur sa tête, que tout s'écroule autour de lui, tant qu'il n'a rien à se reprocher, il reste ferme comme un roc; (*En frappant du poing sur la table.*) Ou s'il tombe un moment, il se relève

plus vigoureux.... Un coup de vin, monseigneur. (*Il saisit la bouteille, et remplit les verres à la ronde.*) C'est pour boire tous ensemble à votre santé.

MARGUERITE.

Oh ! avec quel plaisir !

THIBAUT.

Valentin, toi seul tu peux lui dire de bouche : Mon père ; mais nous le disons tous de bon cœur comme toi. A votre santé, monseigneur !

TOUS A LA FOIS.

A votre santé, monseigneur !

VALENTIN.

A votre santé, mon tendre et respectable père !

M. DE VERVILLE, *les larmes aux yeux.*

Je te remercie, mon cher fils. Je vous remercie tous, mes enfans. Que le nom de père est un doux nom ! (*Il boit.*) Jamais vin ne m'a paru si exquis.

THIBAUT, *d'un air gai.*

Ni à moi non plus. Aussi je recommence. C'est pour toi, maintenant, Va-

lentin. Ecoute; quoique tu sois devenu un grand personnage, je ne veux pas que personne t'appelle jamais autrement dans ma cabane. En te nommant ainsi, nous sentirons mieux que tu habites encore au fond de nos cœurs.

VALENTIN.

Et moi, en quelque lieu que ce soit, je t'appellerai toujours mon père. (*Thibaut lui prend la main, et la serre. On boit à la santé de Valentin.*)

THIBAUT.

Ah ça, monseigneur, je vous ai raconté comment nous avions trouvé votre fils. C'est votre tour de nous dire comment vous l'aviez perdu.

M. DE VERVILLE.

Très-volontiers, mon ami, puisque ce récit ne doit plus me coûter de tristesse. Il y avoit un an que j'étois marié lorsque, la guerre s'étant rallumée, je reçus l'ordre de partir avec mon régiment pour les Indes orientales. Ma femme, malgré mes instances, voulut me

suivre dans une si longue et si dangereuse navigation, après avoir donné le jour à ce cher fils, le seul que nous ayons conservé. J'avois un oncle, prieur d'une abbaye auprès d'Evreux. L'enfant fut confié à une nourrice du voisinage, pour qu'il fût à portée de veiller sur lui, et de nous en donner des nouvelles. Je n'en reçus aucune pendant les trois premières années. Inquiet de ce silence, je m'adressai à des amis que j'avois à Paris. Le plus zélé se rendit sur les lieux, d'où il m'écrivit que, peu de temps après mon départ, une inondation subite avoit ravagé la contrée; que mon oncle étoit péri dans le désastre, victime de son intrépidité; que la maison de la nourrice avoit été emportée la nuit par les eaux, et que mon fils avoit perdu la vie avec elle. Ces nouvelles affreuses m'accablèrent de douleur; et ma femme en fut sur le point de descendre au tombeau. A mon retour en France, je n'osai faire des recherches qui me sembloient si superflues, dans la crainte que leur mau-

vais succès ne réveillât des regrets amers, que le temps avoit un peu adoucis.

THIBAUT.

Quoi! monseigneur, depuis six ans que je suis votre fermier, j'aurois pu finir votre tristesse! Je ne me console point de vous avoir laissé si long-temps souffrir. Je vous ai si souvent parlé de mon bonheur, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de vos peines?

M. DE VERVILLE.

Devois-je imaginer que toi seul pouvois les finir? Et puis, je te l'avoue, je cherchois à bannir de mon esprit de cruelles pensées. Je craignois sur-tout de les rappeler en présence de ma femme. Ce matin même, lorsque tu voulois nous parler de tes enfans, ne te souviens-tu pas avec quelle adresse j'ai détourné la conversation sur d'autres objets?

VALENTIN, *se jetant dans les bras de M. de Verville.*

O mon père! combien je vais vous aimer pour vous faire oublier tant de larmes!

M. DE VERVILLE, *l'embrassant.*

N'en parlons plus, mon fils, puisque leur source est épuisée.

THIBAUT.

Ne vous y fiez pas, monseigneur. Il vous en fera répandre toute votre vie; mais ce ne seront plus que des larmes de plaisir. Vous êtes loin de le connoître encore. Quand vous aurez vu toutes ses bonnes qualités, il vous en deviendra mille fois plus précieux. Comme j'aime à vous voir si dignes l'un de l'autre!

M. DE VERVILLE, *avec attendrissement.*

C'est à vos instructions, mes braves amis, que j'en suis redevable. C'est près de vous qu'il a pris le goût de l'honneur et de la vertu. J'ai le bonheur de le trouver tel que j'aurois desiré de le former moi-même. Ah! de quel prix pourrai-je vous satisfaire?

THIBAUT.

Nous satisfaire? Oh! c'est déjà fait dès long-temps; et Valentin lui-même y a pourvu. Nuit et jour il a travaillé de son mieux pour notre avantage. Croyez-

vous que, sans ses soins, nos champs auroient si bien prospéré?

M. DE VERVILLE.

Vous perdez donc beaucoup en perdant ses secours?

MARGUERITE.

Hélas! c'est la satisfaction de l'avoir près de nous que nous aurons le plus à regretter.

VALENTIN.

Non, mon père; je dois vous le dire, parce qu'ils vous le cacheroient peut-être, de peur d'exciter encore la générosité de votre cœur. Je leur devois bien tous mes efforts pour les soins qu'ils avoient pris de mon enfance, et je n'avois aucun mérite à travailler pour eux. Mais, quelque laborieux qu'ils pussent être, mes bras leur étoient nécessaires. S'ils perdent mon assistance, c'est à moi de les en dédommager. Il n'en est qu'un moyen. Par bonheur il dépend de la première grace que j'ai à vous demander, et que vous ne me refuserez point dans

ce moment de joie, n'est-il pas vrai, mon père?

M. DE VERVILLE.

Oui, mon fils, parle, demande. Il n'est rien que tu n'aies le droit d'obtenir.

VALENTIN.

Eh bien! je vous en supplie, donnez-leur pour moi ces champs, puisque je ne pourrai plus les cultiver pour eux.

THIBAUT, *avec feu.*

Que dis-tu, Valentin?

M. DE VERVILLE.

Ce qu'il dit? Ah! ce qui porte la joie dans le fond de mon cœur, en me prouvant combien le sien est capable de reconnoissance. Oui, mon fils, je suis sûr maintenant de posséder bientôt ta tendresse, puisque je te vois si sensible à celle que ces braves gens avoient pour toi. Thibaut, reçois cette ferme des mains de notre fils. Je ne veux point lui ravir le plaisir de te la donner. J'y joindrai seulement pour ma femme et pour moi la métairie de Gervais, qui t'appartient aussi dès ce moment.

THIBAUT.

Arrêtez, monseigneur, arrêtez; je vous demande grace. Ne nous accablez pas davantage. Comment pourrions-nous jamais nous acquitter envers vous? Voulez-vous nous rendre ingrats malgré nous-mêmes?

M. DE VERVILLE.

Ne commence donc pas à l'être, en m'ôtant la joie de reconnoître le don que tu me fais. Un fils ne vaut-il pas mille fois les biens que je t'abandonne? Parle, donnerois-tu le tien à ce prix?

THIBAUT.

Vous avez toujours le secret de me confondre; ainsi je vous laisse faire comme il vous plaira. Ce seroit un crime à nous de batailler contre votre bonté. (*Il se tourne vers Marguerite.*) Ma chère femme, nous étions ce matin hors d'état de payer la moitié de nos dettes, et voilà que maintenant nous regorgeons de richesses! O mes enfans! je puis donc mourir sans être inquiet sur votre sort! Et toi, Valentin, quand je

te perds, je te vois pourvu d'un père tel que tu le mérites! Je crains que ma pauvre tête ne se dérange de tant de joie.

M. DE VERVILLE.

Tiens, Thibaut, il faut boire un coup pour la raffermir.

THIBAUT.

Voilà un conseil admirable, dont je veux profiter. (*Après avoir rempli les verres à la ronde, il se lève, ôte son chapeau, et le fait tourner autour de sa tête.*) Allons, ma femme; allons, mes enfans. (*Voyant que George, Louison et Jeannette n'osent toucher à leur verre.*) Allons, vous dis-je, c'est un verre de reconnoissance. Il faut le vider jusqu'au fond. Oui, Marguerite, tu as beau leur faire des signes, il faut qu'ils en passent par-là.

MARGUERITE.

Mais, mon ami, je crains.....

THIBAUT, *l'interrompant.*

Tant mieux, ma femme, je veux qu'il leur en reste une petite pointe dans la tête, pour qu'ils se souviennent à jamais de ce

grand jour. Laissons-les boire largement à la santé de notre bienfaiteur. Lorsqu'ils penseront dans la suite à tout ce qu'il a fait pour eux, ils lui rendront pour chaque goutte de vin mille fois plus de larmes de reconnoissance et de tendresse. Pardonnez, monseigneur, ils ne sont pas encore d'un âge à comprendre tout l'excès de vos bienfaits; mais laissez-les grandir. Aussi long-temps qu'ils jouiront de la vie, vous serez béni par eux et par leurs enfans.

VALENTIN.

Oui, j'ose en répondre pour eux; je connois leur bon cœur. O mes chères petites sœurs, et toi, mon frère, jamais je n'oublierai l'amitié que vous avez eue pour moi! (*Il les embrasse.*) Mon père, vous me permettrez de ménager chaque jour sur mes plaisirs, pour leur donner de quoi se faire un établissement.

M. DE VERVILLE.

Doucement, je te prie, ne va pas sur mes droits. Je viens tout-à-l'heure de m'engager pour le trousseau de Jeannette.

VALENTIN.

Eh bien! je me réserve George et Louison. Tu le veux, n'est-ce pas, ma mère Marguerite? (*Elle lui serre la main, et ne répond que par ses larmes.*) Tu le veux aussi, mon père Thibaut?

THIBAUT.

Comment pourrois-je te refuser ce qui paroît te faire tant de plaisir? Oui, je l'accepte pour toi autant que pour moi-même. J'y mets pourtant une condition que je vais proposer à monseigneur.

M. DE VERVILLE.

Voyons, de quoi s'agit-il?

THIBAUT.

Vous m'avez dit souvent que vous et madame, vous desireriez avoir une petite maison de plaisance dans cette contrée pour y passer la belle saison. Le champ voisin est à vendre. Vous pouvez l'acheter pour y bâtir un petit pavillon à votre fantaisie. De cette manière, nous vous aurons près de nous pendant la moitié de l'année. Je parierois que Valentin pren-

droit de la mélancolie, s'il lui falloit toujours être emprisonné dans la ville.

M. DE VERVILLE.

Qu'en dis-tu, mon fils?

VALENTIN.

J'en serois charmé, je l'avoue; je ne respire que l'air des champs.

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.*

A la bonne heure. Tu vois, Thibaut, que je me rends plutôt à ta prière que tu ne l'as fait à la mienne.

THIBAUT.

C'est qu'il y a de la différence. Mais je n'ai pas tout dit. Ce terrain est assez grand pour y planter un joli jardin. Vous me regardez, monseigneur? Oh! vous ne savez pas encore tout ce que Thibaut peut faire. J'étois jardinier autrefois, et je n'ai pas oublié mon métier. Je me charge de vous arranger votre parterre si joliment, qu'on vienne le voir de tout le pays comme une merveille.

GEORGE.

Je prendrai pour ma part de creuser les canaux et les fossés, de faire les ter-

rasses, et de planter les arbres de vos allées.

MARGUERITE.

Et moi, je veux, avec mes filles, relever les plate-bandes, et les garnir de fleurs.

JEANNETTE.

Nous y porterons les plus belles de notre jardin.

LOUISON, *en sautant.*

Oh! quand serons-nous à l'ouvrage?

M. DE VERVILLE.

Y pensez-vous, mes amis? Il faudra donc que j'aille labourer vos champs, tandis que vous vous occuperez de mon parterre?

THIBAUT.

Ne pensois-je pas que vous auriez encore la malice de me contrarier? Ecoutez, monseigneur, nous en serons plus expéditifs à notre ouvrage. Et puis le meilleur temps pour travailler à votre jardin, c'est justement la saison où il n'y a presque rien à faire dans les champs. Quoique Valentin soit maintenant un seigneur,

j'espère qu'il voudra bien nous aider. Ses mains sont accoutumées à manier la bêche; et travailler pour vous, sera son plus grand plaisir. Laissez-nous faire. Chàcun s'emploiera de bon cœur à sa besogne; et tout sera fini avant que vous ayez eu le temps d'y songer. Mais voici le brave Gervais. Que nous veut-il? (*Il se lève, court à lui, et le prend par la main.*)

SCENE XII.

M. DE VERVILLE, VALENTIN, THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS, GEORGE, JEANNETTE, LOUISON.

GERVAIS.

Je venois voir, Thibaut, si tu es content de tes vaches.

THIBAUT.

Ah! mon cher voisin, je le suis bien davantage de ce que nous pouvons rester

bons amis. Ton retour achève la joie de ma journée. Viens t'asseoir avec nous. Je veux te mettre en présence du meilleur homme qu'il y ait sur la terre.

GERVAIS, *en s'avançant.*

Que vois-je ? monseigneur !

M. DE VERVILLE, *avec un sourire.*

Non, Gervais, je ne suis plus pour toi que M. de Verville. Ton seigneur actuel, le voilà. (*En montrant Thibaut.*)

GERVAIS.

Comment donc, Thibaut ?

THIBAUT.

Oui, mon ami, je le suis. Mais nous n'en serons pas moins familiers que ci-devant, si riche que je sois devenu.

GERVAIS.

Je ne comprends rien à ce discours.

THIBAUT.

Je le crois, il en embarrasseroit bien d'autres. On ne trouve pas deux fois en sa vie un homme aussi généreux que monseigneur ; tant il y a que je suis maintenant, par sa grace, le maître de cette ferme et de ta métairie.

M. DE VERVILLE.

Il est vrai ; je viens de les lui céder en toute propriété.

GERVAIS.

Eh bien ! Thibaut, je te félicite de tout mon cœur de cette bonne fortune, et je n'en suis point jaloux. J'espère que tu seras toujours pour moi un aussi bon seigneur que M. de Verville l'a été.

THIBAUT.

Ah ! mon ami, que je me trouve heureux de pouvoir reconnoître la droiture que tu m'as témoignée ce matin ! Vois ce que tu aurois gagné à suivre les conseils d'un méchant homme. Pour deux misérables vaches que tu aurois conservées, tu aurois perdu un bon ami. Ma petite fortune t'auroit fait crever d'envie et de dépit. En me voyant devenir le maître de ta métairie, tu aurois toujours eu la crainte que je ne te misse dehors pour me venger. Cette pensée auroit rempli ta vie d'amertumes. Au lieu de cela, tu trouves un cœur à toi et à toute épreuve. Mon plus grand plaisir sera de

t'obliger. Je puis commencer dès ce moment. Je te rends les deux vaches que tu m'as envoyées, et je te tiens quitte pour deux ans de ton fermage. (*Gervais, dans sa profonde surprise, ne peut prononcer une seule parole, et le regarde avec des yeux fixes, et la bouche béante.*)

M. DE VERVILLE.

Thibaut, je croyois que rien ne pouvoit ajouter à la douceur que je goûtois de te faire du bien ; mais l'usage que tu en fais me pénètre encore d'une joie mille fois plus douce. (*Il lui prend la main, et la serre.*)

THIBAUT.

Eh ! monseigneur, il seroit bien mal à moi de profiter de vos graces, sans profiter aussi de votre exemple. C'est vous qui m'avez mis en passe d'obliger mon voisin, et je vous remercie de ce nouveau plaisir.

GERVAIS, *revenant à lui, et se jetant au cou de Thibaut.*

Ah ! mon ami, comment pourrai-je me rendre digne de toi ! Rien ne me

fait tant de peine que d'être hors d'état de te montrer ma reconnoissance.

THIBAUT.

Que dis-tu, Gervais? Dieu me préserve de rendre jamais quelque service pour avoir du retour! Faire le bien est une chose merveilleuse, qui porte en elle-même son meilleur prix.

GERVAIS.

Le ciel te bénira dans ta femme, dans tes enfans, dans toutes tes entreprises; et moi, je ne penserai jamais à toi que les yeux pleins de douces larmes. Je desire déjà ton bonheur plus que le mien. Je ne suis jaloux que d'une chose, c'est de l'honneur que M. de Verville t'a fait de manger avec toi. Ecoute, j'ai un agneau gras que je voulois vendre. Je veux maintenant qu'il serve à renouveler notre amitié. Il faudroit que monseigneur, ainsi que toi, Thibaut, avec Marguerite et tes enfans, vous vinssiez tous en manger demain.

THIBAUT.

THIBAUT.

Cela me paroît fort bien arrangé, monseigneur. Que vous en semble?

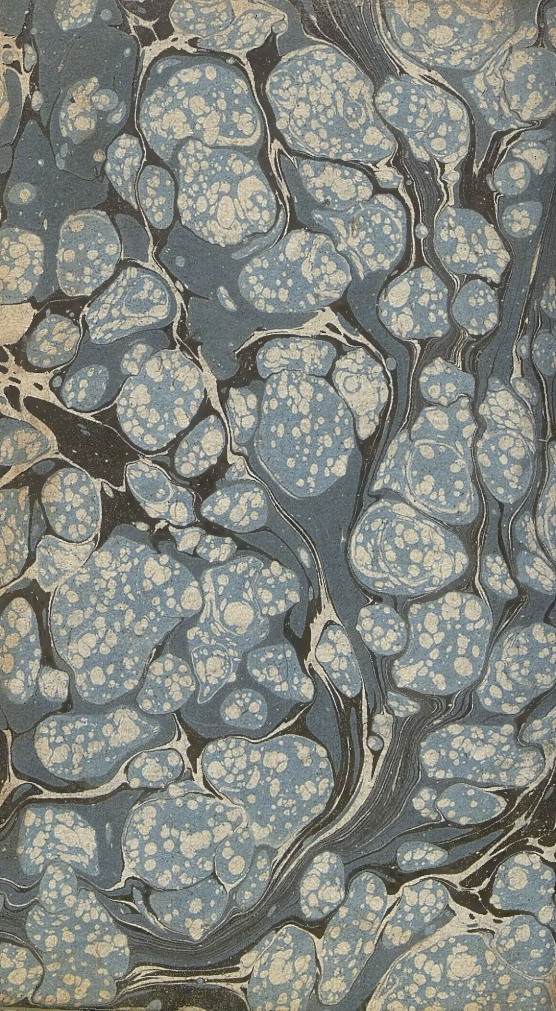
M. DE VERVILLE.

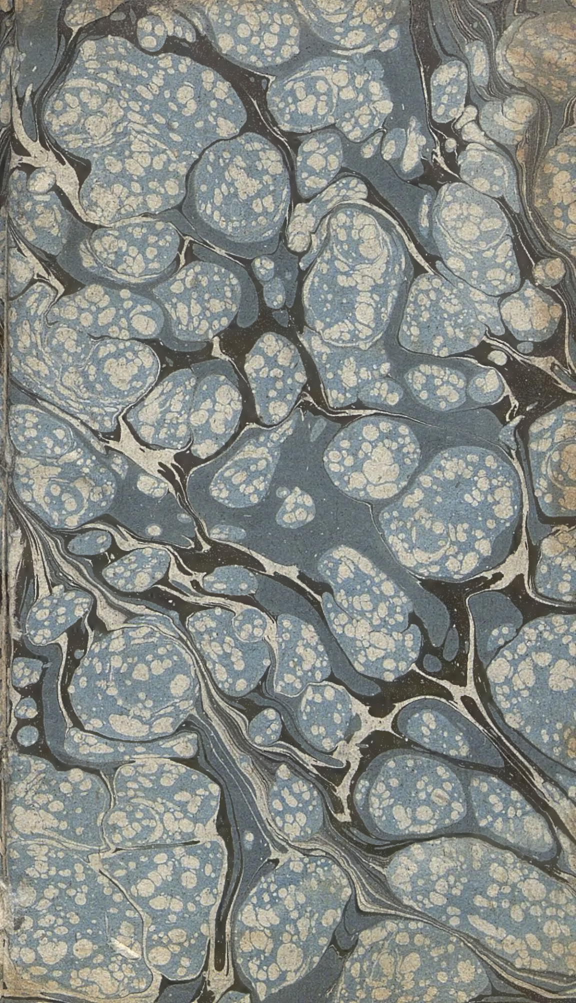
Je ne refuse rien aujourd'hui.

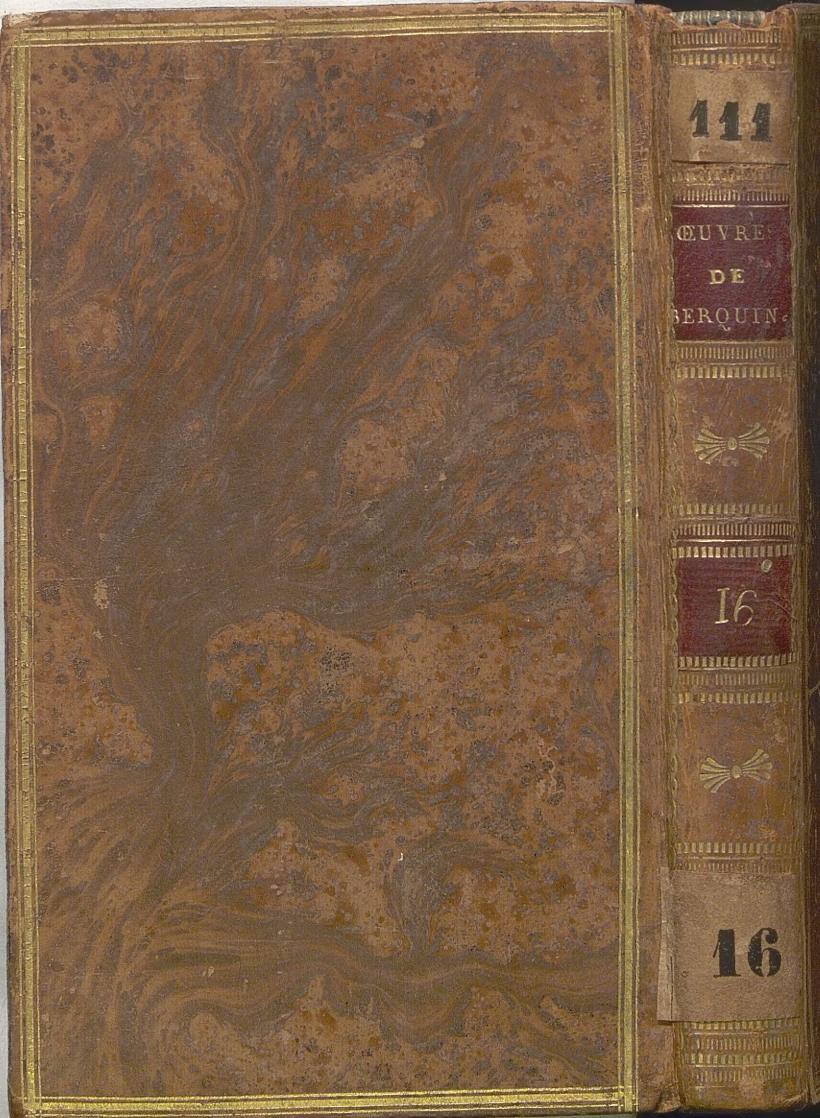
THIBAUT.

Ni moi, certes. Mais, voisin, je retiens un couvert de plus. Oui, monseigneur, pour madame. Elle manqueroit à la fête. Il faut qu'elle s'y trouve; et je défie alors tous les rois et toutes les reines ensemble de faire un repas plus joyeux. C'est une journée bien étonnante, Gervais! Nous sommes obligés, Marguerite et moi, d'aller en ce moment à la ville; mais demain nous te raconterons des merveilles qui te raviront de surprise, et qui te feront mieux voir encore que la vertu, qui demeure ferme au milieu du malheur, reçoit toujours sa récompense.

FIN DU TOME QUATRIÈME.







111
ŒUVRES
DE
BERQUIN
16
16

colorchecker CLASSIC

mm

calibrite